3e ÉDITION

PANTHOLOGIE

PLUME D'ARGENT

PANTHOLOGIE

3e ÉDITION
- 2023 -

PAnthologie, 3e édition, 2023.

PLUME D'ARGENT

Thème

« Qu'est-ce que ce bruit dans la cave ? »

Développez cette intrigue...

Sommaire

« La Maison sur la lande », Belisade 7
« La Cave 703 », Patbingsu 27
« Sylfria », Feydra 51
« Lapin queue-de-pie », maanu 71
« La Révolution du cœur », Yvaine 89
Remerciements 115

FANTASTIQUE

La Maison sur la lande

par Belisade

Voici l'histoire étonnante de Timothy P. qui vécut dans la ville de V. il y a plus d'un siècle. Étudiant sans le sou, il voulut s'élever au-dessus de sa condition en apprenant le métier de clerc de notaire. Il s'éprit de la fille de son premier employeur. Malencontreusement, elle méprisa ses modestes origines et l'humilia lorsqu'il osa lui révéler sa passion. Le cœur brisé, il tenta désespérément d'aller soigner sa mélancolie à la campagne. Sa destinée m'a été contée par les descendants du propriétaire du cottage qu'il loua sur la lande. Ils avaient retrouvé son journal dans la bibliothèque de la maison. Je le rapporte tel quel.

Extrait du journal de Timothy P.

« Je logeais dans une vieille maison battue par les vents, perdue sur la lande. Éprouvant un extrême besoin d'exil, j'avais loué cette

bâtisse en ruine pour quelques mois. En parcourant la campagne déserte à la recherche d'un refuge où ronger mes peines, je l'avais vue soudain se dresser au milieu des rochers et des bruyères. Elle était basse et massive, comme repliée sur elle-même. Une planche en bois clouée à la barrière indiquait qu'elle était disponible. Seuls quelques arbrisseaux chétifs poussaient aux alentours. Son isolement me séduisit tout de suite. Elle m'attirait comme un aimant et je décidai de m'y installer.

Le propriétaire était un vieil homme qui habitait dans le village voisin. La transaction se fit très rapidement. Il exigea que je verse à l'avance trois mois de location car le précédent occupant avait disparu sans payer. En prime, il me prêta un gros chat pour accompagner ma solitude. J'emménageai aussitôt dans la maison en y déposant ma maigre valise. Comme je n'étais pas très fortuné et que je devais me remettre d'une énorme déconvenue, cette solution me convenait. Je me considérais convalescent, et mon séjour sur la lande avait pour objectif de me mener à une guérison totale.

Il n'y avait dans la maison qu'une seule pièce meublée très simplement. Une grande cheminée de pierre occupait le mur du fond, entre deux fenêtres dont les volets restaient clos pour maintenir la chaleur. Devant l'âtre, un tapis usé s'étalait et deux vieux fauteuils se faisaient face. Une armoire et un grand lit à baldaquin couvert d'un édredon rebondi se trouvaient à gauche de la porte, et une table de bois entourée de deux chaises de l'autre côté. Dans un re-

coin, une pile de livres s'élevait dans une niche à côté d'un buffet où s'entassaient assiettes, couverts, verres et réserve de victuailles. Sur le buffet, une cuvette émaillée servait pour la toilette et pour la vaisselle. Il fallait aller chercher l'eau à la pompe, dehors.

Les premiers jours furent idylliques. Je me promenais dès le matin dans la lande, fasciné par l'environnement sauvage propice à l'exaltation. Je méditais sur la médiocrité de mon existence tout en cherchant à lui donner un sens. Entouré de rocs déchiquetés et de buissons, je déambulais sur des sentiers tortueux en bénissant la nature de me donner autant de contentement. Ou bien je restais debout pendant des heures à contempler l'étendue du monde depuis le sommet d'une falaise. Je me sentais transporté par un élan inconnu et je retrouvai le bonheur de vivre en respirant l'air pur de la campagne. Je croisais des mulots, des renards, des hérissons et des serpents qui se sauvaient à mon approche. Des busards et des corbeaux volaient au-dessus de ma tête en poussant des cris rauques. Je rentrais le soir épuisé de fatigue dans le cocon confortable de la chaumière. J'allumais un grand feu de tourbe et de brindilles dans l'énorme cheminée de pierre. Je demeurais des heures entières à regarder les flammes en buvant du thé ou parfois une boisson plus revigorante. Le vieil homme avait laissé quelques bûches et je ramassais du bois mort en revenant de mes longues balades. Je vivais en totale autarcie, exactement comme je l'avais souhaité.

La lande était souvent balayée par des vents violents. Aucun obs-

tacle ne s'opposait au passage des tempêtes. Je rentrais parfois trempé par des pluies glaciales et transi de froid. Sans soleil, le paysage restait triste et monotone. J'aurais pu me perdre au milieu de nulle part dans ces lieux si mornes. Mais curieusement, je retrouvais toujours mon chemin vers la chaumière, comme guidé par mon instinct. J'avais la sensation de faire corps avec la nature sauvage, et d'appartenir depuis toujours à ces lieux désolés. J'étais enfin chez moi.

Quelques jours passèrent sans que je me lasse de la solitude. Rien ne semblait vouloir troubler la tranquillité de mon existence. Mais les choses n'allaient pas tarder à changer et rompre ce calme qui me faisait tant de bien.

Par un soir de grand vent, à peine rentré de mes pérégrinations, je me réfugiai sous l'édredon du grand lit pour ne plus entendre les hurlements des rafales. Alors que je caressais mollement le chat lové à côté de moi, je perçus par intermittence des bruits incongrus dans la maison. Entre chaque assaut du vent, je discernais des mélopées dont je ne réussissais pas à déterminer la provenance. Les sons étaient légèrement assourdis, comme s'ils montaient des profondeurs de la terre. Plus je m'efforçais d'écouter, plus je reconnaissais les éclats d'une musique endiablée.

Je pensais être victime d'une hallucination à force de solitude et glissai ma tête sous un coussin. Mais j'avais beau essayer de me débarrasser de cette impression, la mélodie redoublait de vivacité et d'entrain à chaque fois que j'émergeais de dessous l'oreiller. Je l'entendais désormais très bien. C'était une musique de fête. Il y avait une contrebasse folle, des percussions et des cuivres. Peut-être même un violon.

Je me levai précipitamment en rejetant l'édredon, trop intrigué pour trouver le repos et encore moins le sommeil. Dérangé dans son assoupissement, le chat protesta en feulant bruyamment. Je courus vers la porte d'entrée que j'ouvris, persuadé que le bruit venait du dehors. Le vent sifflant s'engouffra dans la maison en faisant tourbillonner un nuage de feuilles sèches. Je dus alors me rendre à l'évidence, la clameur se produisait à l'intérieur. Je claquai la porte et commençai à explorer la pièce à la recherche de la source du bruit.

Je tâtai les murs, tapai des pieds sur le plancher à l'écoute d'un son creux, ouvris l'armoire, fis le tour de la cheminée, regardai sous le lit. Il n'y avait rien. Le vacarme semblait monter du sol. Avisant le tapis devant la cheminée, je l'écartai d'un geste brusque et découvris en dessous une trappe en bois. Je la relevai aussitôt, révélant un escalier qui s'enfonçait sous la terre. La musique s'amplifia. Quel était donc ce bruit dans la cave ?

J'allumai une bougie et descendis les marches. Le chat qui avait bondi par terre me suivit. Je tournai en rond dans le cellier, au milieu de tonneaux et d'étagères couvertes de bouteilles vides et de bocaux. Je ne voyais rien de suspect dans la pièce mais en m'approchant du mur du fond, j'aperçus au ras du sol un trou. Une vive

lumière en sortait. Le chat s'assit sur une planche pourrie devant l'entrée du petit tunnel. Il semblait absorbé dans la contemplation de ce qui se trouvait à l'intérieur.

Il n'y avait plus aucun doute, les sons provenaient de là. Ils étaient assourdissants. J'entendais qu'on riait et dansait de l'autre côté du mur. Je m'allongeai sur le sol pour regarder la scène qui se déroulait à mon insu. Par le trou, au bout du petit tunnel, je vis un spectacle qui me stupéfia.

De minuscules souris jouaient de la musique et dansaient furieusement. Elles étaient habillées de vestes, de culottes et de bottes tout comme moi et tenaient leurs instruments comme de vrais musiciens. Mais tout ce que je voyais était en miniature, un univers de petites poupées qui s'agitaient au fond d'une caverne éclairée.

Lorsque l'une des souris aperçut la flamme de la bougie et mon œil qui observait leur orchestre, elle fit un geste et les souris cessèrent de jouer. Toutes posèrent leurs instruments sur le sol et je pus admirer la perfection de ceux-ci.

– Fascinant ! dis-je, je suis en plein rêve.

– Mais non, tu ne rêves pas, répliqua l'une des souris. Retourne dans ton monde ou viens avec nous, mais cesse de nous déranger.

– C'est vous qui m'empêchez de dormir ! m'écriai-je, furieux.

Je me relevai, reculai dans la cave moisie et me précipitai vers l'escalier. Je surgis dans la pièce d'un bond après avoir grimpé les marches quatre à quatre. Je fis brutalement retomber la trappe et

rabattis le tapis pour la faire disparaître. Haletant, je courus me jeter au fond de mon lit et cachai ma tête sous l'oreiller.

– Je suis en pleine divagation, pensai-je. J'ai dû manger ou boire quelque poison qui m'a tourneboulé les esprits.

Je tentai d'apaiser les battements de mon cœur en respirant régulièrement. Peu à peu je me calmai et, avant de m'en apercevoir, je m'endormis comme une souche.

Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, j'étais convaincu d'avoir fait un cauchemar sans conséquence. Je me levai tout ragaillardi. En ouvrant la porte d'entrée, je vis qu'un beau soleil illuminait la lande. Il acheva de me redonner le moral et je me mis aussitôt en route pour ma promenade quotidienne.

Mais le soir venu, mon euphorie du matin fit place à une tristesse indéfinissable. Le temps était à nouveau maussade et la pluie menaçait. Je revins vers la maison en marchant d'un pas hésitant. Je ne ressentis pas le même enthousiasme qu'habituellement en arrivant devant la chaumière. La pensée d'une soirée de lecture à regarder les flammes dans l'âtre ne me réjouit pas comme avant. Je m'étais mis à douter de ma raison. Je pénétrai dans la pièce froide et allumai le feu sous quelques bûches. Je préparai ma tasse de thé et vins m'asseoir sur l'un des deux fauteuils devant la cheminée.

Il me fut impossible de lire mon livre et je le laissai retomber sur mes jambes. J'étais sans cesse à l'affût du moindre bruit, persuadé que le cauchemar allait revenir. Le chat s'était installé sur le fauteuil

en face de moi. Roulé en boule, la tête sur ses pattes, il m'observait d'un œil tout en ronronnant.

Soudain ce que je ne désirais pas entendre se produisit. Quelques notes montèrent de la cave et vinrent frapper mes oreilles. Je me levai d'un bond en faisant tomber le fauteuil et arrachai le tapis du sol. Le chat sauta par terre en miaulant d'une voix rauque. Je relevai la trappe et me précipitai dans la cave. J'approchai du trou d'où jaillissait une vive lumière et me jetai à plat ventre par terre. Les souris étaient là. Elles accordaient leurs instruments. Brusquement elles se mirent à improviser une sarabande diabolique et tandis qu'elles jouaient, leurs pieds dansaient sur la terre battue et leurs corps minuscules se dandinaient. Dès qu'elles me virent, elles me narguèrent avec insolence.

Je me redressai et remontai en courant me cacher dans mon lit, terrifié par ma propre folie. Avais-je tout inventé ? Je me demandai ce qui m'arrivait et poussai des cris terribles pour m'éveiller de ce mauvais rêve. Mais rien n'y fit. Étendu tout habillé sous l'édredon, je ne réussis pas à fermer l'œil de la nuit.

Dès le lendemain, je décidai d'écrire ce qui m'arrivait pour m'aider à ne pas sombrer dans la neurasthénie. J'avais un vieux cahier dans mon bagage, d'où j'arrachais les quelques feuilles déjà manuscrites. Je l'avais apporté de l'étude où il devait être jeté, ainsi qu'une plume et de l'encre. J'avais caressé l'idée de créer un herbier sans jamais m'y atteler. Le carnet brun aurait un autre usage. Je m'assis

à la table et me mis à noircir les pages avec frénésie, racontant ma mésaventure depuis le début.

À partir de ce moment, je ne pus retourner sur la lande. M'éloigner de la maison même pour quelques minutes me paraissait inimaginable. Je restais toute la journée à l'intérieur et descendais plusieurs fois par jour dans la cave. Je ne fermais même plus la trappe ni ne déplaçais les fauteuils devant l'âtre. C'est à peine si je chauffais la maison ou mangeais. M'assurer de l'existence du trou était devenu une obsession. Il était toujours là. Son extrémité était totalement plongée dans le noir. Il me fallait en savoir davantage. Je me mis à creuser le tunnel avec mes mains pour voir ce qu'il y avait derrière. Mais la terre était si dure que je ne parvins à aucun résultat sinon à m'arracher les ongles. La cavité restait identique, je n'appris rien de plus.

Mon angoisse augmentait encore au coucher du soleil. Les souris ne venaient que la nuit. Dès que le soir était tombé, je descendais dans la cave, malade d'impatience. Couché devant la minuscule ouverture, je les attendais. Le chat ne me quittait pas. Dès qu'elles arrivaient, je les regardai jouer de la musique et danser. Mes pieds s'agitaient en rythme malgré moi. Les souris m'encourageaient à venir les rejoindre.

– Mais comment le pourrais-je ? disais-je. Je suis bien trop grand pour entrer chez vous.

– Il existe sur la lande des petits noisetiers, répondait une souris.

Leurs fruits sont très spéciaux. Ils peuvent te faire rapetisser si tu les manges. Va sur la lande cueillir des noisettes et reviens ici. Mais fais bien attention au chat.

– Mais que ferai-je une fois que je serai avec vous ? questionnais-je.

– On te donnera une clarinette, répliquait une autre souris.

– Je ne sais pas en jouer, répondais-je.

– Aucune importance ! Tu apprendras ! s'écriait une troisième.

– Mais comment sort-on d'ici ? demandais-je.

– On ne sort jamais d'ici, reprenait la première souris.

– Jamais ? m'écriais-je au comble de la stupéfaction.

– Jamais, insistaient ses compagnes en hochant la tête et en accélérant le rythme de la musique.

Naturellement, je ne croyais pas un mot de ce qu'elles me disaient. Écouter leurs conseils était une pure fantasmagorie. J'étais désormais certain d'être fou.

– Êtes-vous des fantômes ? m'enquérais-je, espérant un sursaut de discernement de ma part.

– Nous sommes bien vivantes, répondaient les souris. Regarde les yeux du chat.

Dans la pénombre, les pupilles du chat devenues rondes brillaient de convoitise. Mais pas plus que moi, il ne pouvait s'approcher de l'antre des souris.

Au bord du désespoir, après des heures d'hésitation et de fièvre,

je regagnais la chambre en traînant les pieds. Je dormais peu après mes visites à la cave. Mon visage était hâve, mal rasé et mes yeux devenaient exsangues après des nuits sans sommeil. J'essayais de rédiger quelques notes dans mon cahier, mais déchirais les pages où je ne cessais de répéter ridiculement mon obsession. Je les jetais au feu comme si c'était un exutoire.

Ce carnet est la seule chose qui me raccroche à la vie, et pourtant je vais l'abandonner. Les jours se succèdent, identiques les uns aux autres. Je suis tenaillé par une envie croissante d'en savoir davantage. Inutile de me leurrer, je voudrais me raisonner mais je sais que je ne vais pas résister longtemps.

Je me suis levé tôt ce matin. J'ai repris mon journal. N'y tenant plus, j'ai décidé d'aller cueillir les fruits de la tentation. Je suis parti aussitôt sur la lande à la recherche des noisetiers. J'ai erré toute la journée au milieu de la végétation désolée, marchant pendant des heures sans trouver la moindre trace d'un avelinier. Revenu devant la maison, j'ai fait le tour du jardin à tout hasard et découvert à l'arrière un arbrisseau tordu. Il n'y avait ni feuilles ni fruits sur ses branches noires, mais quantité de noisettes étaient tombées sur le sol. J'en ai ramassé des poignées et me suis précipité à l'intérieur de la maison.

Me voici de retour dans le repaire des démons. J'allume d'abord un bon feu avec quelques branches mortes du noisetier et me réchauffe à la chaleur bienfaisante des flammes. Je dois prendre mon temps pour faire les choses dans l'ordre. Je dépose les fruits sur la table et sors le casse-noisettes. En attendant la tombée de la nuit, je m'assois devant mon journal et trace quelques lignes. Mon écriture est si transformée que j'arrive à peine à me relire. Je continue à rédiger, c'est nécessaire pour que je ne perde pas la raison. Je brise quelques noisettes avec fébrilité et en croque une. Tout à coup, je réalise en tressaillant que ma taille a effectivement diminué. Je suis plus petit sur la chaise. J'arrive à peine à dépasser la table pour écrire. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Suis-je à nouveau en train de rêver ? Je grignote une seconde noisette et observe les effets sur mes mensurations. Il n'y a aucun doute, j'ai

encore rapetissé. Je vois que le chat me regarde avec des yeux brillants pleins d'envie.

– Sale bête, pensé-je. Tu attends le bon moment pour me dévorer. Tu te réjouis à l'avance de pouvoir te régaler. Mais tant pis pour toi, tu n'auras rien. J'attendrai le dernier moment pour devenir tout petit, juste avant de pénétrer dans le trou. Les souris m'ont prévenu de ta voracité.

Avant que l'obscurité ne s'installe, je tourne en rond dans la pièce à l'écoute du moindre bruit. À chaque instant je sursaute. Je ne suis plus certain de rien. Je m'astreins à poursuivre mon journal pour me souvenir un jour de cette aventure incroyable. Car je suis bien certain de pouvoir revenir. Je regarde sans cesse la trappe toujours ouverte. Quand les souris commenceront-elles à jouer ? Le temps s'écoule lentement. Le jour semble ne jamais vouloir finir. Et pourtant je doute toujours. Irai-je dans le lieu infernal rencontrer ces souris diaboliques ?

Les voici. Je les entends accorder leurs instruments. La première musique est plutôt calme. Attendons encore un peu. Ce n'est pas une décision simple. La seconde sarabande est plus rapide. Oh ! Je n'y tiens plus, mes pieds dansent tout seuls. La situation est devenue incontrôlable. Je prends les noisettes. J'y vais maintenant, je veux absolument être certain de ne pas être fou. Je dois vérifier que tout ceci n'est qu'une hallucination. Dès que je saurai la vérité, je quitterai la maison. Dès demain matin.

Et si tout cela est vrai, tant pis, ce sera mieux que l'extrême solitude. »

Le journal de Timothy P. s'arrête là. Les actuels propriétaires du cottage me racontèrent l'épilogue de l'histoire, transmis au fil des générations. Leurs ancêtres avaient dû le faire un grand nombre de fois car les détails en étaient peaufinés, voire même enjolivés. Je les notai aussitôt pour les rapporter fidèlement.

« Quelques jours plus tard, une charrette tirée par une mule traversa lentement la lande et s'arrêta devant la maison. Le vieil homme propriétaire de la maison en descendit et se dirigea vers l'entrée. Il ouvrit brusquement la porte. À l'intérieur, tout était à l'abandon. La pièce était vide et totalement en désordre. Le feu avait fini par mourir dans la cheminée. La trappe était relevée et le tapis roulé dans un coin. Le chat perché sur la table miaulait désespérément. Il n'avait pas dû manger depuis plusieurs jours. Il sauta à terre et sortit par la porte restée ouverte. D'un bond il monta sur la carriole et se mit à faire sa toilette en attendant son maître.

Le vieil homme commença par vérifier qu'il n'y avait personne dans la cave. En remontant, il rabattit la trappe, étendit le tapis devant l'âtre et repositionna les fauteuils. Puis il refit le lit, nettoya la cheminée, passa le balai et ramassa les vêtements qui traînaient par terre et sur les chaises. Il en fit un ballot qu'il déposa sur le sol devant la porte. Il jeta un dernier coup d'œil tout autour de la pièce

pour vérifier qu'il n'avait rien oublié et aperçut le journal ouvert sur la table. Comme il ne savait pas lire et n'avait jamais vu de carnet de notes de sa vie, il haussa les épaules devant cette étrangeté. Il fit défiler les pages manuscrites sans les comprendre et conclut qu'il s'agissait d'un livre. Il referma le cahier d'un coup sec. Il le rangea sur la pile de livres qui se trouvait dans la niche pour s'en débarrasser. Enfin, il sortit en emportant le baluchon qu'il jeta à l'arrière de la charrette. Avant de partir, il revint verrouiller la porte de la chaumière à double tour et retourna la planche sur la barrière indiquant que la maison était à nouveau à louer.

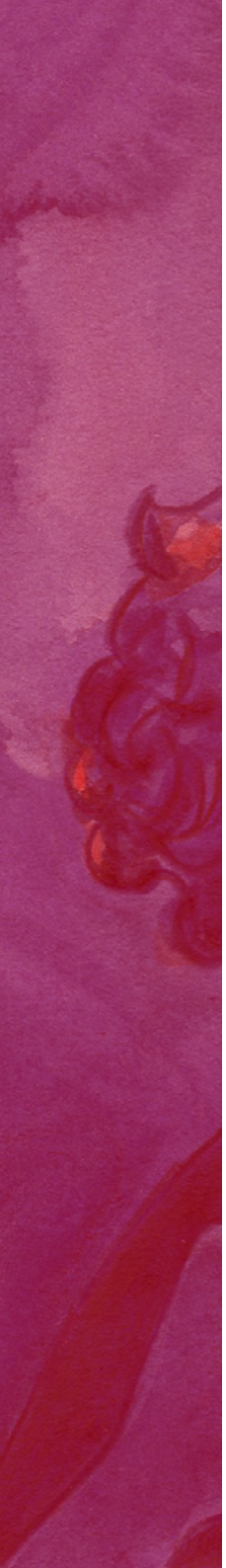
Quand il eut fini de tout remettre en place, il grimpa sur le siège et fouetta la mule. La carriole s'ébranla et reprit la route.

– Encore un qui s'est envolé ! murmura-t-il avec un petit rire. Ils sont tous pareils. Ils croient que c'est possible de supporter le vent sur la lande quand on vient de la ville, mais il faut être né ici pour s'en accommoder. Ils finissent tous par disparaître. Je brûlerai ces oripeaux, sauf si je trouve quelque chose à ma convenance. Ha ! Qu'il ne revienne pas me réclamer quoi que ce soit. Heureusement qu'il m'a payé d'avance, au moins cette fois je ne perds pas d'argent. Je n'ai plus qu'à trouver un nouveau locataire maintenant. Qu'en dis-tu, le chat de tous ces voyageurs ?

Le félin miaula de frustration. Il tourna le dos au vieil homme et la charrette s'éloigna en brinquebalant sur le chemin caillouteux en direction du village. »

Nul ne sut jamais ce qu'il était advenu de Timothy P.

Ce terrible récit a piqué ma curiosité de chroniqueur. La maison existe toujours et elle est à louer, les bailleurs me l'ont assuré. Ce sont des gens curieux mais sympathiques au demeurant. J'ai une furieuse envie d'aller y faire un petit séjour pour m'assurer de l'existence du trou. Je rédigerai un article pour mon journal à mon retour.



HORREUR JEUNESSE

La Cave 703

par Patbingsu

Une montagne de couches. Si haute que Bijou ne pouvait en apercevoir le sommet qu'en se dressant sur la pointe des pieds, les bras en croix pour maintenir son équilibre comme au cours de danse. Elle imaginait la gentille Mme Ladry, approuvant d'un signe de tête mais le nez plissé à cause des mauvaises odeurs. Les couches, ça pue. Surtout quand on en a toute une montagne.

— Bah alors, qu'est-ce que tu fais encore là ?

Le père de Bijou attrapa une couche propre sur l'étagère survolant la montagne puis disparut aussitôt dans la pièce d'à côté, d'où s'élevaient les pleurs incessants des jumeaux. Deux bébés pour le prix d'un, c'est deux fois plus de cris et deux fois plus de couches. Que du bonheur.

Quand ses parents lui avaient annoncé la nouvelle, Bijou s'était réjouie. À sept ans, elle enviait souvent ses camarades de classe qui avaient des frères et sœurs. Ce n'était pas toujours tout rose, mais

au moins ne se retrouvaient-ils jamais seuls dans la cour de l'école à faire semblant d'avoir un ami imaginaire.

Bijou soupira pour exprimer son mécontentement, même si ses parents ne pouvaient pas l'entendre à travers les braillements, et pris une dernière goulée d'air. Elle compta dans sa tête alors qu'elle s'activait, lentement mais pas trop… 27, 28, 29, 30 ! Ouf, c'était moins une ! Trente secondes, c'était son record d'apnée. Trente secondes pour transférer le surplus de couches sales dans un deuxième sac poubelle, refermer les deux sacs avec un petit nœud comme pour ses lacets et enfin pouvoir respirer de nouveau. Bijou avait maintenant deux sacs pleins à craquer, prêts à être descendus au local poubelle du sous-sol. Un sac dans chaque main, elle tituba hors de l'appartement avant que son père ne revienne avec une nouvelle fournée de couches puantes.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un mur de pierre. La pièce menait de part et d'autre à deux couloirs bordés de caves, plongés dans la pénombre. Le silence assourdissant n'était pas pour déplaire à la petite fille. Bijou n'avait pas peur des caves, mais elle hésita tout de même un instant avant de s'y aventurer. Le local se trouvait-il sur sa droite ou sur sa gauche ? Elle n'était descendue qu'une seule fois depuis que sa famille avait emménagé dans leur nouvel appartement une semaine plus tôt. Son père l'avait obligée à abandonner sa lecture au moment le plus palpitant de l'histoire pour l'aider à descendre ses maudits sacs poubelles puants. L'esprit encore plongé dans son livre,

elle n'avait pas pris soin de se souvenir du chemin. Alors, à droite ou à gauche ? Clac ! Les portes de l'ascenseur se refermèrent d'un coup sec, emportant avec elles le faisceau de lumière rassurant. Bijou n'avait pas peur des caves, mais c'était un peu moins vrai lorsqu'il faisait sombre. Elle appuya sur l'interrupteur près de l'ascenseur et une minuscule ampoule au plafond émit une lueur blafarde. Cela ne lui indiquait pas pour autant la direction à prendre. Elle réfléchit un instant puis s'engagea finalement à gauche. Après tout, elle pouvait toujours rebrousser chemin. Et puis, son père répétait souvent que malgré tout ce qu'on pouvait en dire, la gauche, c'était toujours préférable à la droite.

Bijou traina ses deux sacs poubelles le long du couloir de caves sombres, appuyant régulièrement sur les interrupteurs afin que la lumière reste allumée. Elle ne se rappelait pas que le local à poubelles se trouvait si loin. Se serait-elle trompée ? À cette idée, son cœur tambourina un peu plus fort dans sa poitrine. Mais pas parce qu'elle avait peur des caves, non ! Elle commençait simplement à avoir des crampes aux bras et s'imaginer repartir dans l'autre sens ne lui plaisait pas trop. Encore un peu, se dit-elle. Il fallait au moins s'assurer que ce n'était réellement pas de ce côté-là avant de revenir sur ses pas. Et puis, avec un peu de chance, les deux couloirs communiquaient plus haut et alors, elle pourrait se débarrasser des couches et… Bijou ralentit le pas, s'arrêta. Et quoi ? Revenir chez elle, avec des bébés qui pleuraient tout le temps, une maman qui pleurait tout le temps

aussi, et un papa qui lui criait dessus parce qu'elle ne jetait pas la poubelle assez vite ? Bzzzzz. Un grésillement et les ampoules au plafond s'éteignirent.

— Et zut.

Imperturbable, Bijou tata le mur jusqu'à trouver un interrupteur, appuya dessus et… rien. Pas de lumière. Elle essaya encore et encore et encore, mais toujours rien. Aveugle, elle lâcha ses sacs et tâtonna le long du couloir à la recherche d'un deuxième interrupteur. Elle n'en trouva pas. Bijou n'avait pas peur des caves, mais il fallait bien admettre qu'elle n'était plus si rassurée.

— Par ici ! appela une voix enfantine, faiblarde mais distincte.

Bijou sursauta et trébucha sur l'un des sacs poubelles qui amortit sa chute.

— Y a quelqu'un ? demanda Bijou.

— Par ici ! répéta la voix.

Bijou se releva péniblement en essayant de ne surtout pas faire éclater le sac poubelle, puis tâtonna en direction de la voix qui répétait « Par ici ! Par ici ! ». Elle se retrouva devant une cave baignée d'une étrange lueur rouge émise par un boitier accroché au mur, d'où partait une multitude de câbles semblables à ceux reliés à la télévision de son salon.

— Par ici.

Bijou se retourna mais il n'y avait personne. À moins que… Oui, elle était là. Elles faisaient à peu près la même taille mais la ressemblance s'arrêtait là. Bijou avait de longs cheveux noirs et des petits yeux en amande sucrés, qui rappelaient l'origine coréenne de sa mère, alors que de l'autre côté des barreaux en bois de la cave 703, une petite fille aux cheveux blonds et bouclés l'observait d'un regard d'eau délavée.

— Bonjour, murmura Bijou.

— Bonjour, répondit la petite fille.

Elles se jaugèrent un instant, sans un mot, captivées l'une par l'autre.

— Comment tu t'appelles ?

Bijou ne répondit pas, surprise par la question alors qu'une multitude de questions beaucoup plus pertinentes se bousculaient dans sa propre tête. La première étant :

— Tu joues à cache-cache ?

— Si on veut. Moi, c'est Madeleine. Et toi ?

— Bijou. Je m'appelle Bijou.

— C'est bizarre comme prénom.

Madeleine n'avait pas dit cela sur le ton de la moquerie, en riant à gorge déployée comme Bijou en avait l'habitude. Elle avait énoncé un fait, tout au plus.

— Je sais.

Bijou se rappela avec amertume l'explication de ses parents alors qu'elle rentrait encore de l'école en pleurant après avoir subi les railleries de ses camarades et, souvent hélas, de parents et professeurs.

L'origine de son prénom était toute simple. Chaque année, son père avait pour tradition d'offrir un nouveau bijou à sa mère pour l'anniversaire de leur rencontre, qui remontait à l'école primaire. Au fil des années, les colliers de pâtes et bracelets en scoubidous avaient été remplacés par des perles et des pierres précieuses jusqu'au jour de sa naissance, où sa mère avait déclaré : « le voilà, mon plus précieux bijou ». C'était une belle histoire.

— Mais quand je serai grande, je vais changer de prénom ! ajouta Bijou avec amertume.

Car après tout, une belle histoire ne rendait pas le quotidien plus facile à vivre quand on avait un prénom dont tout le monde se moquait tout le temps.

— C'est dommage, je le trouve joli, moi, ton prénom, assura Madeleine. En tout cas, c'est bien mieux qu'un nom de gâteau.

Bijou sourit. C'était bien la première fois qu'on la complimentait sur son prénom. Elle ressentit un élan d'affection pour la petite blonde et se demanda si c'était cela que l'on appelait l'amitié.

— Tu veux venir jouer avec moi ? proposa soudain Bijou avant de regretter aussitôt par peur de se faire rejeter comme à son habitude.

— J'aimerais bien. Mais…

Madeleine posa son regard sur la porte de la cave : elle était verrouillée par un cadenas au moins trois fois plus gros que celui du vélo de Bijou. La petite fille porta prestement les mains à sa bouche pour étouffer un cri de surprise.

— Chuuut ! intima Madeleine, un doigt sur les lèvres.

— Mais…

— Personne ne doit savoir que je suis ici, la coupa Madeleine.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Si tu m'aides à sortir, ça n'aura plus d'importance.

— D'accord, acquiesça Bijou. Tu veux que j'aille chercher tes parents ?

— Non, pas la peine.

— Mais ils doivent bien avoir la clé.

— Ils ne sont plus là.

— Ils sont partis sans toi ? s'offusqua Bijou.

Elle avait beau se sentir abandonnée par ses parents depuis l'arrivée des bébés, elle ne pouvait pas imaginer qu'ils puissent partir en vacances sans elle.

— Tu poses beaucoup trop de questions.

— Mon papa dit toujours que c'est bien de poser des questions, répliqua Bijou. Même que y a pas de question bête, juste des gens qui se croient trop intelligents pour répondre simplement à des questions qu'ils se sont jamais posés.

— Ton père est un homme sage.

— En fait maman dit souvent qu'il fait que des bêtises avec les bébés mais…

— Bijou, coupa Madeleine. Est-ce que tu pourrais m'aider à sortir de là ? S'il te plait ?

— Oui ! Je vais chercher mon papa !

— Non, attends !

Mais c'était trop tard. Bijou s'était déjà élancée dans le couloir, la main collée au mur pour se guider dans le noir, oubliant derrière elle les sacs de couches et la raison pour laquelle elle était descendue dans les sous-sols en premier lieu.

La porte d'entrée s'ouvrit avant que Bijou ne touche la poignée. Son père, le visage rouge, un bébé sur le bras agrippé à un biberon, se dressait au-dessus d'elle.

— Mais t'étais passée où bon sang ? asséna-t-il en tirant Bijou à l'intérieur. Tu crois que j'ai que ça à faire de te courir après ?

Bijou ouvrit la bouche mais son père ne lui laissa pas le temps d'en placer une. Ce n'était pas si compliqué d'aller jeter les poubelles, c'était une grande fille maintenant ! Et puis, il fallait qu'elle aide à mettre la table parce qu'en plus, elle avait encore des devoirs à faire et ils n'allaient pas y passer toute la soirée !

— Mais papa ! Je…

— Et on ne répond pas !

Sur ce, le père de Bijou attrapa le deuxième biberon qui chauffait, disparut dans la chambre des jumeaux et claqua la porte au nez de sa fille. Bijou resta plantée là, démunie. Elle aurait pu ouvrir la porte, essayer de parler à ses parents malgré tout, mais elle avait trop peur de se faire encore gronder sans pouvoir se défendre. Elle aurait aussi

pu attendre que les bébés aient fini de prendre leur biberon, que son papa soit calmé, mais ça pouvait prendre plus d'une heure. Et elle non plus n'allait pas y passer toute la soirée ! Alors, la petite fille fourra dans sa poche tout ce qui lui sembla utile pour délivrer Madeleine et sortit sans un mot.

Il y avait trois enfants dans l'ascenseur, visiblement en route pour une partie de football. Bijou ne leur avait jamais adressé la parole, mais elle savait qu'ils partageaient la même école. C'était des grands, au moins des CM1, peut-être même des CM2 ! Intimidée, elle appuya sur le bouton « -1 » et se tassa sur le côté, tête rentrée dans les épaules, les yeux fixés sur ses chaussures.

— Qu'est-ce que t'as dans tes poches ? demanda le plus grand.

Bijou ne répondit pas.

— T'es sourde ou quoi ? renchérit l'autre garçon en s'approchant un peu trop près.

— Laissez-la tranquille, gros boulets, tempéra la plus jeune en s'interposant entre Bijou et les deux grands.

L'ascenseur s'arrêta au rez-de-chaussée. Les grands se poussèrent pour être le premier à descendre et s'élancèrent dans le parc en se criant des insultes.

— Pff, ils sont vraiment trop cons, soupira la fille. Tu viens pas ?

Bijou secoua la tête.

— Il faut que j'aide Madeleine à sortir de la cave.

— C'est qui, Madeleine ?

Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur le visage confus de la fille.

Bijou rejoignit la cave 703 à l'aveuglette, se maudissant intérieurement de ne pas avoir emmené de quoi s'éclairer.

— Madeleine ? appela-t-elle en ne voyant personne dans la cave.

Puis, comme elle n'avait pas de réponse :

— Mon papa n'a pas pu venir mais j'ai rapporté des clés !

Madeleine réapparut dans un coin.

— Bah pourquoi t'étais cachée ? demanda Bijou.

— Au cas où. Certains parents ne sont pas très gentils. En tout cas, pas les miens.

Bijou aurait voulu répliquer que ses parents à elle étaient très gentils, mais elle en voulait encore à son papa de l'avoir disputé sans l'écouter. À la place, elle déversa sur le sol le butin de ses poches. Il y avait là une multitude de clés – celles du cadenas de son vélo, de la porte d'entrée, de la voiture et même du garage –, ainsi qu'une paire de ciseaux et une petite statuette que sa mère avait achetée dans un temple bouddhiste en Corée.

— Bon. Essayons avec ça, commença Bijou en saisissant une première clé.

— Tu la sors d'où cette clé ? demanda la prisonnière.

Bijou ne répondit pas et l'introduisit dans la serrure. Trop facile !

Un petit coup vers la gauche, un petit coup vers la droite et… rien. La clé était trop petite.

— Bon, ce n'est pas grave, dit-elle en la remettant dans sa poche.

Elle attrapa cette fois la clé de voiture.

— Mais arrête, ça va jamais marcher, dit Madeleine, dubitative.

— Bah pourquoi ?

— C'est pas du tout le même genre de clé.

— Faut toujours essayer avant de dire qu'on n'y arrive pas, contra Bijou.

— C'est encore un truc que ton papa dit souvent ?

— Non, ça, c'est ma maitresse.

— Elle est aussi très sage.

— C'est obligé parce que sinon c'est punition pour toute la classe même si c'est pas juste parce que moi je fais jamais rien de mal, et qu'en plus j'aime pas copier des lignes parce qu'après j'ai mal au poignet, et après à la danse j'arrive pas à garder mes pouces rentrés comme il faut pour pas que ce soit moche.

Bijou se tut brusquement. La petite blonde la fixait, sans mot dire, un sourire en coin. Zut ! Elle avait trop parlé et allait de nouveau se faire traiter de fille bizarre.

— Bon bah, tu l'essaies cette clé ? encouragea Madeleine.

Soulagée, Bijou s'exécuta, mais la clé de voiture ne fonctionnait pas non plus, ni celle du garage, ni celle de sa porte d'entrée d'ailleurs. Cadenas : 1, clés : 0.

— Qu'est-ce que t'as rapporté d'autre ?

— Une statue d'un monsieur un peu gros qui sourit et des ciseaux.

— Des ciseaux ? répéta Madeleine, confuse.

— Pour couper le cadenas.

— Laisse tomber, ça marchera pas.

— Faut toujours essayer avant de…

— Oui mais là, c'est sûr. Essaie la statue, intima Madeleine. Un grand coup sec.

Bijou hésita. Plus tôt, ça lui avait semblé une bonne idée de l'emporter, mais maintenant, elle n'en était plus si sûre.

— Bah allez, vas-y !

— Ma maman va pleurer encore plus si je casse sa statue, s'inquiéta Bijou.

— Pourquoi elle pleure ta mère ?

— Je sais pas trop. Elle n'arrête pas depuis que les bébés sont nés. Papa dit que faut beaucoup aider et être gentil avec elle. Mais si je casse sa statue, c'est pas très gentil, je crois.

— Moi aussi ma maman pleurait souvent, murmura Madeleine, trop bas pour que Bijou ne l'entende.

— Tu diras à ma maman que c'était pour t'aider à sortir, hein ?

— C'est promis.

Rassurée, Bijou leva bien haut le bras et frappa le cadenas avec la statuette, provoquant un bruit métallique qui retentit dans toute la cave.

— Chuuuut ! s'alerta Madeleine.

Bijou recommença, plus doucement cette fois, ce qui lui convenait parfaitement, car elle risquait moins d'abîmer la statuette de sa mère. D'un autre côté, à ce rythme-là, le cadenas n'était pas près de céder. Elle releva le bras pour asséner un troisième coup et des doigts osseux se refermèrent solidement sur son poignet.

Bijou fit volte-face et se retrouva nez à nez avec une vieille dame voutée, ses yeux perçants plantés bien droits dans les siens. La lueur rouge du boitier sur le mur se reflétait dans ses pupilles.

— Arrête ça tout de suite !

La vieille dame arracha la statuette des mains de Bijou et traina de force la petite fille loin de la cave. Derrière elle, Madeleine avait de nouveau disparu dans l'ombre.

Dans l'ascenseur, la vieille femme demanda à Bijou son nom et son étage. Elle obtempéra sans rechigner, priant pour que ses parents n'aient pas plus de temps à consacrer aux accusations de leur voisine qu'à ses besoins. Lorsque les portes s'ouvrirent, la vieille dame se planta devant Bijou et rapprocha son visage à quelques centimètres du sien.

— Si tu t'approches encore de cette cave, tu n'en sortiras pas vivante. C'est bien compris ?

Bijou hocha la tête, terrorisée. Ding dong. La sonnette retentit, cinglante. La porte s'ouvrit sur sa mère, ce qui l'étonna. Elle était sortie de son lit ?

— C'est à vous ? demande la vieille dame en poussant Bijou devant elle.

— Bijou ? Qu'est-ce qui se passe ? Rentre tout de suite.

Elle ne se le fit pas dire deux fois. La petite se rua à l'intérieur et se cacha derrière les jambes de sa mère.

— Figurez-vous que votre fille est une petite voleuse. Je l'ai prise en flagrant délit à essayer de piller la cave de ma défunte fille, accusa la vieille dame en exhibant la statuette qu'elle avait arrachée aux mains de Bijou.

— En fait, c'est à nous, madame, intervint son père.

Il émergea de la salle de bain, occupé à essuyer du vomi sur son t-shirt.

— Mmh, grogna la vieille dame en rendant la statuette. Dans tous les cas, sachez que les petites voleuses ne sont pas les bienvenues dans notre résidence. Pour son bien, je vous conseille de la garder sous étroite surveillance.

Puis, s'adressant directement à Bijou, elle ajouta :

— Ne t'approche plus jamais de la cave 703. Jamais.

20 h. 21 h. 22 h. Les bébés ne dormaient toujours pas. Au moins tenaient-ils Bijou éveillée elle aussi, dans l'attente du moment opportun où elle pourrait enfin s'éclipser. Elle pensait à cette pauvre Madeleine. Que devait-elle ressentir, toute seule, dans le noir, à attendre qu'on l'aide depuis… Depuis combien de temps était-elle là ? Tout en fixant

les chiffres lumineux de son réveil, Bijou se promit d'apporter un goûter à la prisonnière. En attendant, elle termina le livre qu'elle avait emprunté à la bibliothèque puis commença un coloriage. C'était son carnet préféré, celui que sa marraine lui avait offert lorsqu'elle avait passé une semaine chez elle alors que ses parents étaient toujours à l'hôpital pour la naissance des jumeaux. Elle l'aimait beaucoup, sa marraine, bien mieux que ses maudits parents qui n'avaient pas cru un mot de ce qu'elle avait vu dans la cave.

Lorsqu'enfin le silence se fit, Bijou ne tergiversa pas. Ni une, ni deux, elle se rua au salon, fouilla dans la caisse à outils de son père, attrapa une madeleine dans le placard à goûter et enfila ses chaussures. Puis elle retourna prendre une deuxième madeleine pour elle aussi et referma la porte d'entrée tout doucement derrière elle.

— Madeleine ? C'est moi. La vieille dame est partie.

Enfin, elle l'espérait. Madeleine sortit de sa cachette. Elle était toute pâle, autant que Bijou puisse en juger avec sa mini lampe de poche.

— Je t'ai rapporté une madeleine, dit Bijou avec fierté.

— J'aurais préféré des cookies, mais c'est gentil.

Bijou était déçue que sa nouvelle amie ne soit pas aussi excitée qu'elle l'était à l'idée d'un goûter. Heureusement, elle avait une autre bonne nouvelle.

— Cette fois, je suis sûre que ça va marcher ! assura-t-elle en brandissant avec aplomb un lourd marteau.

— Surtout, ne fais pas de bruit, s'inquiéta Madeleine.

Elle pointa le boitier à la lumière rouge sur le mur.

— Elle entend tout et elle voit tout.

Le cœur de Bijou se serra. Elle ouvrit la bouche mais Madeleine la devança.

— Elle était très gentille avant, ma grand-mère. Elle voulait même que je vienne habiter chez elle avec maman pour échapper à mon père. Et ensuite, il s'est mis très en colère et…

Madeleine haussa les épaules, à court de mots. Bijou n'était pas sûre d'avoir tout compris, mais elle se sentait soudain très oppressée. Elle devait absolument partir d'ici, mais pas avant d'avoir libéré Madeleine. Tant pis pour le bruit, décida-t-elle. Elle leva son marteau et frappa le cadenas. Il ne céda pas, pas du premier coup. Bijou recommença, encore et encore, certaine que ça allait fonctionner. Qu'elle pourrait ramener Madeleine chez elle et montrer à ses parents qu'elle n'avait rien imaginé. Qu'elle avait réussi à la sauver toute seule, et qu'elle avait enfin une amie à elle, une vraie, qui n'était pas une fausse amie imaginaire à laquelle elle ne croyait pas vraiment. Mais le cadenas était trop solide. Il n'avait même pas l'air d'avoir été fragilisé, pas une bosse, pas une fissure. Et Bijou s'épuisait, chaque coup moins puissant que le suivant.

— J'ai besoin d'une pause, avoua-t-elle.

— Non, tu ne peux pas, pas maintenant. On y est presque !

— Mais je n'ai pas assez de force.

— Alors casse les barreaux !

— Les barreaux ? répéta Bijou.

Ils étaient en bois. Sûrement, c'était moins solide qu'un cadenas, non ? Bijou leva son marteau, frappa de toutes ses forces et… le barreau résista.

— Je suis désolée, gémit Bijou. Je ne suis bonne à rien.

— Non.

Bijou se demanda s'il s'agissait d'un reproche ou d'un mot de réconfort, mais bientôt cela n'eut plus aucune importance. Car la grand-mère était de retour.

— Arrête ! hurla-t-elle en se ruant sur Bijou comme une vraie furie.

Horrifiée, Bijou recula, trébucha sur les sacs poubelles remplis de couches sales qui n'avaient toujours pas été jetés. Acculée, elle lança son marteau sur la vieille dame. Elle pensait simplement la faire battre en retraite, sans réussir à la toucher. Mais le marteau l'atteignit en pleine tête. Elle s'écroula net, un filet de sang s'écoulant de la tempe. Bijou en resta tétanisée. L'avait-elle tuée ? Mais, elle ne l'avait pas fait exprès ! Et maintenant, elle allait finir en prison avec tous les vrais voleurs et les vrais meurtriers. Et alors…

— Bijou ? Bijou ! La clé !

Madeleine désignait le cou de sa grand-mère, autour duquel pendait une clé. Une grosse clé. Presque aussi grosse que le cadenas de la cave 703. Bijou se pencha au-dessus de la vieille dame, assez près

pour la sentir respirer. Mi-rassurée de ne pas l'avoir tuée, mi-terrifiée à l'idée qu'elle revienne à elle, Bijou retira la clé en prenant mille précautions.

— Oui ! Enfin ! s'exclama Madeleine.

Bijou se releva. Puis se retrouva de nouveau étalée à plat ventre sur le sol. Elle hurla, les doigts de la vieille dame se refermant un peu plus sur sa cheville à chaque cri.

— Non, lâchez-moi !

— Allez Bijou ! Aide-moi ! Libère-moi !

La détresse dans la voix de sa nouvelle amie donna à Bijou le courage nécessaire. Elle se redressa sur les genoux, tendit le cou et les bras bien hauts, comme au cours de danse et inséra la clé dans le cadenas de la cave 703.

— Non ! hurla la grand-mère.

Juste un clic.

Et la porte s'ouvrit.

Juste un clic.

Et Madeleine se jeta sur Bijou, bras grands ouverts, radieuse.

Le père de Bijou entra dans la chambre de sa fille à 7 h. Il se sentait toujours coupable de la réveiller aussi tôt pour aller à l'école. Il posa une main sur l'épaule de sa fille. Elle gémit.

— C'est l'heure, petit Bijou. Je t'ai mis une madeleine dans ton cartable pour le goûter.

Il l'embrassa sur la joue et referma la porte derrière lui. Il lui laissait quelques minutes pour émerger. Et pour préparer le petit déjeuner, les biberons, laver la vaisselle, lancer une lessive et peut-être même un café, s'il en avait le temps. Avec un peu de chance, il pourrait même faire une micro-sieste après avoir déposé sa fille à l'école et avant d'emmener sa femme chez la psychologue.

Seule dans son lit, la petite fille murmura :

— J'aurais préféré des cookies, mais c'est gentil.

FANTASY

Sylfria

par Feydra

Le pavillon de chasse blotti au centre de la petite clairière était silencieux et paraissait inhabité. Caché derrière le large tronc d'un arbre, Aldric observait les lieux : tous les volets étaient clos et il ne voyait aucune trace d'une monture ou d'un attelage. Dans son esprit embrumé le soulagement luttait contre la prudence. Il errait depuis des heures dans l'immense sylve qui l'avait englouti et refusait de le laisser partir. Cette bâtisse était le premier signe d'espoir qu'il apercevait. Cependant, il devait faire attention : pour ce qu'il en savait, ses agresseurs l'attendaient peut-être à l'intérieur. La lumière faiblissait, surtout sous l'épaisse canopée. La nuit approchait et faisait fuir la chaleur. Un éclair de douleur traversa son crâne blessé. Il appuya son visage sur le tronc le temps que la crise passe. Puis il resserra les pans de sa cape autour de lui et avança dans la clairière.

Lorsqu'il quitta l'ombre des arbres, il eut le sentiment troublant de délaisser leur protection pour pénétrer dans un endroit dangereux. Repoussant cette étrange pensée, il examina la maison. Son

œil exercé ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était d'une architecture de qualité et paraissait bien entretenue : ses murs en pierre grise n'étaient pas déparés par de la mousse ; le bois des volets et de la porte, d'un noir brillant, venait d'être verni. S'il avait été dans son état normal, il aurait certainement commencé à imaginer les objets intéressants qui s'y trouvaient. Malheureusement, le simple acte de marcher demandait toute sa concentration et il s'efforçait de repousser l'obscurité qui menaçait de l'engloutir à chaque pas.

La porte était évidemment verrouillée. Malgré son état, un léger sourire étira ses lèvres devant le défi qui s'offrait à lui. De ses mains tremblantes, il sortit ses outils de crochetage qui dormaient sagement dans une sacoche de sa ceinture. Les élancements de son crâne rendaient sa concentration difficile, mais il parvint à glisser les deux fines tiges de métal dans la serrure. Au bout d'une minute, il entendit le cliquetis du déverrouillage. Une main sur la porte, il ferma les yeux, luttant contre une sensation de vertige, puis se redressa. Tournant la poignée, il poussa le battant et se glissa à l'intérieur, laissant la porte se refermer derrière lui.

Quelques rais de lumière qui s'infiltraient entre les interstices des volets laissaient deviner une pièce unique, meublée de manière austère, mais solide. À travers sa vision embrumée, Aldric distingua au centre une table et quatre chaises sur un tapis épais, et le long des murs, un lit en bois, une cheminée, un placard et un bassin avec une pompe à eau. Le jeune homme ne put s'empêcher d'être déçu :

aucun objet de valeur, aucune arme sur les murs, tout était simple et utilitaire.

D'un pas vacillant, il s'approcha du lit et s'y laissa tomber, pour reprendre son souffle et examiner ses blessures. Il se défit de sa lourde cape et ouvrit son gilet de cuir. À la vue de la tâche écarlate sur sa chemise blanche, il grimaça. Sonia ne l'avait pas raté : une plaie assez profonde barrait son flanc. Il avait perdu beaucoup de sang. Repoussant l'envie de s'allonger et de laisser l'obscurité qui palpitait à la limite de sa vision l'engloutir, il se força à se lever.

Il se dirigea vers la pompe à eau et l'actionna. Avec délectation, il plongea son visage sous le jet, laissant la fraicheur du liquide nettoyer la blessure sur sa tempe. Une fois sa soif étanchée, il fouilla le placard pour trouver de quoi panser sa plaie et reprendre des forces : avec un sourire qui ressemblait plus à une grimace, il en sortit des tissus propres, une bouteille d'alcool et un morceau de pain. Une lanterne était posée juste à côté d'un allume-feu : il s'en empara et l'alluma. Puis il posa ses trouvailles sur la table avant de s'installer sur l'une des chaises.

Alors qu'il nettoyait ses plaies, son esprit le ramena aux évènements qui l'avaient conduit ici. Cette petite virée avec Sonia chez l'un des riches marchands du coin lui avait paru une bonne idée. C'était sans compter sur la susceptibilité de sa compagne. Certes l'appât du gain avait été le plus fort : il avait essayé de s'emparer d'une parure de bijoux dans son dos. Mais cela méritait-il qu'elle essaie de le tuer ?

Il avait évité de peu de se faire éventrer par son coup d'épée furieux. Il avait réussi à fuir en sautant du balcon du premier étage. Cela se serait admirablement bien passé si son front n'avait pas malencontreusement heurté le muret d'une fontaine, lorsqu'il avait roulé sur le sol du jardin. Décidément il travaillait mieux seul.

Soudain, un raclement métallique retentit. Il se figea. Quelques secondes plus tard, le son se répéta, suivi d'un long gémissement ténu. Cela semblait venir de nulle part et partout à la fois. Réprimant un frisson, il resta parfaitement immobile, aux aguets. Une troisième fois, le gémissement, plus long, envahit l'atmosphère. Lorsqu'il se leva, il eut l'impression que le sol tanguait sous ses pieds. Il serra les dents et attendit. Le silence était redevenu maître de la maison. D'où venait ce son ? Personne ne pouvait se cacher dans cet endroit. À moins que … son état provoquait-il des hallucinations ? Il devrait s'allonger, se reposer, mais la plainte dansait dans son esprit et refusait de s'arrêter.

Encore ce bruit de ferraille et le long gémissement. Il lui parut tellement triste ! Cette fois, il arriva à en repérer l'origine : il venait de sous ses pieds. Se pouvait-il que le pavillon ait une cave ? Aucune trappe n'était visible. Avec une intuition née d'une vie de cambriolages, il posa son regard sur le tapis. Il déplaça difficilement la table, le souleva et découvrit une trappe de bois.

À la vue du cadenas flambant neuf, sa convoitise s'éveilla : quelque chose de valeur devait être caché là-dessous. Il sortit ses outils de crochetage et se pencha, ignorant les élancements douloureux de

son crâne. La plainte mélodieuse accompagnait chacun de ses gestes. Ouvrir le cadenas lui prit quelques secondes de plus que cela aurait dû. Il eut malgré tout un sourire de triomphe lorsque le claquement de l'ouverture retentit.

Avec difficulté, il souleva l'épaisse planche de bois et découvrit un escalier qui s'enfonçait dans l'obscurité des fondations de la maison. Il s'assit sur la première marche pour reprendre son souffle. Ces simples tâches l'avaient laissé tremblant.

Il attendit que sa vision trouble s'éclaircisse à nouveau, tout en dressant l'oreille : plus aucun son ne lui parvenait. Dès qu'il se sentit mieux, il attrapa la lanterne et s'engagea dans l'escalier. L'excitation de la découverte enflammait ses nerfs, mais il avançait prudemment – ce n'était pas le moment de rater une marche et de se casser quelque chose. Sa raison lui souffla que descendre là-dedans était une mauvaise idée, qu'il ferait mieux de se reposer. Il ne l'écouta pas. De toute façon il ne l'écoutait jamais. Une dizaine de marches plus bas, il déboucha dans une vaste pièce, encadrée de quatre murs de pierres grises et humides. Elle exhalait des odeurs de renfermé, de terre et de mousse. Sur le sol dallé, des caisses étaient empilées contre les murs, laissant au centre un passage étroit, qui menait vers une autre ouverture obscure. Le jeune homme jeta un coup d'œil dans une caisse toute proche, dont le couvercle avait été descellé, et découvrit des bouteilles d'un alcool fort cher, interdit dans le royaume. C'était donc la cache d'un contrebandier. *Intéressant.*

Le bruit métallique retentit à nouveau, le faisant sursauter : il avait l'impression que des chaines de métal étaient frottées sur le sol. Il se figea, le cœur battant. Quelqu'un – quelque chose ? – se trouvait dans la pièce suivante. Le criminel considéra un moment l'idée de repartir en sens inverse, mais sa curiosité fut plus forte que son inquiétude. Il leva la lanterne haut devant lui et avança entre les rangées de caisses. Une grimace déforma son visage aux traits tirés ; il avait l'impression que chacun de ses pas se répercutait dans ses os et dans ses muscles jusque dans son crâne. Au fond de la salle étaient rangés des cages et des pièges. Il fronça les sourcils : le maitre des lieux était donc aussi un braconnier. Il préféra ne pas imaginer quelles proies nécessitaient de si grandes cages.

Un couloir très court, au plafond en ogive, menait à l'autre pièce, plongée dans l'obscurité. Il continua son chemin et, lorsque la lampe illumina la salle, il s'arrêta net, les yeux rivés sur le fond de la pièce. Un être gisait sur le sol. Avachie, ses bras longs et fins retenus par de lourdes chaines reliées au mur, la frêle créature humanoïde lui parut à la fois familière et étrangère. Sa peau brune, épaisse et parcheminée, ressemblait à de l'écorce. Ses mains aux doigts aussi fragiles que des brindilles étaient posées sur ses cuisses. Elle fixait sur l'homme ses yeux d'un bleu cristallin, sans pupille, allongés en amande. Les traits de son visage sans nez, à la bouche d'un vert tendre, exprimait une émotion intense. Était-ce de la terreur ou de la souffrance ? Ses longues jambes effilées étaient repliées sous

elle. L'être semblait nu, seulement recouvert de cette écorce et de ces étonnants cheveux aux couleurs chatoyantes : des tiges fines et souples ondulaient le long de son crâne et de ses épaules ; s'y entremêlaient des mèches ocres et rouges qui rappelaient la couleur des feuilles en automne. Aldric y décela de charmantes tresses, ornées de quelques perles.

Jamais il n'avait vu pareille créature. Comme tout le monde, il avait été élevé avec les contes et légendes de la région. Enfant, il avait rêvé au son de la voix de sa grand-mère, lorsqu'elle lui racontait ces histoires issues du folklore local, où les héros rencontraient des êtres surnaturels. Mais, en grandissant, il avait réalisé que toutes ces histoires n'étaient que des mensonges.

Était-ce une illusion ? Une belle et étrange image issue de son esprit en désarroi ? Il ne put s'empêcher de rire à cette pensée idiote : il était plutôt du genre à s'imaginer des coffres remplis d'or. Brutalement, son estomac se contracta. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Lorsqu'il les rouvrit, l'être le fixait toujours de ses grands yeux. Fasciné, il fit quelques pas trainants vers le prisonnier. Lorsque celui-ci poussa un long gémissement, d'une voix à la fois harmonieuse et rauque, il interrompit son mouvement. La créature se recroquevilla davantage, comme si elle voulait disparaitre dans le mur. Elle paraissait faible, peut-être même mourante.

— Qui es-tu ? murmura Aldric. Une sorte de dryade ? Une fée ? Tu dois valoir une fortune. Peut-être pourrais-je discuter avec ton

propriétaire, m'allier avec lui et obtenir ma part du gâteau… qu'est-ce que tu en penses ? Ou alors … les gens paieraient une fortune pour simplement te regarder. Je pourrais devenir riche avec un être tel que toi et je n'aurais plus besoin de m'associer avec des traitres comme Sonia.

Il se demanda soudain si ces paroles avaient un sens. L'étau de fer qui enserrait son crâne devenait insupportable. Le sol et les murs paraissaient se déformer et il avait des difficultés à fixer son regard sur quoi que ce soit. Vacillant, il lâcha la lanterne. Le bruit qu'elle fit en percutant le sol se réverbéra dans son esprit : il se boucha les oreilles en grimaçant. Par chance, elle ne se brisa pas.

Il aurait dû paniquer, mais il se sentait indifférent, détaché. Il croisa le regard de l'être qui le dévisageait avec une intensité telle qu'il était comme aspiré. Son expression avait changé. Aldric en resta stupéfait. Il – ou elle ? – lui donna l'impression d'éprouver de l'inquiétude et de la compassion. Pourquoi ? Pourquoi ne le maudissait-il pas ? Soudain un sentiment de honte et de culpabilité l'envahit.

Sans prévenir, ses jambes le lâchèrent et il s'effondra sur les genoux. Il poussa un juron. Sa vision s'obscurcissait. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Incapable de se relever, il se laissa aller sur le dos, sur les dalles fraiches du sol, espérant que ce moment de faiblesse serait de courte durée. Il gémit sous la pression dans son crâne, luttant de toute ses forces pour s'accrocher à sa conscience. Des tremblements incontrôlables secouaient tout son corps. Il ha-

letait, cherchant à reprendre un souffle que ses poumons contractés refusaient. Était-il en train de mourir ?

Entre deux inspirations, un rire douloureux le secoua. Il imaginait déjà la tête du contrebandier, lorsqu'il le découvrirait dans sa cave. Une bonne fin pour le petit cambrioleur qui s'était fait avoir par sa partenaire de crime. Enterré dans la cave d'un criminel comme lui ! Le rire devint sanglots. Il perdait le contrôle. Il s'était toujours dit que l'appât du gain l'amènerait à sa chute, et il avait raison. L'obscurité l'emportait sur sa volonté, faisant disparaitre lentement la pièce malgré la lueur tremblotante de la lanterne.

Sur sa gauche, un léger frottement et un bruit de métal parvinrent à ses oreilles. Incapable de bouger, il sentit une main rugueuse se poser sur son crâne. Il voulut se dégager, mais une autre main rejoignit la première et effleura doucement son épaule. Un murmure doux et mélodieux accompagnait le geste. Il ne comprenait pas les paroles, mais il se laissa entrainer par leur rythme singulier. Une senteur végétale et fraiche envahit l'espace autour de lui. Il s'immobilisa complètement. L'étau de souffrance qui enserrait son crâne s'allégea. Sa respiration se calma. Il sentait une énergie vivifiante s'insinuer dans ses veines. Il ferma les yeux et se laissa envahir par une quiétude et une sérénité qu'il n'avait pas ressenties depuis des années. Des images et des sons fugitifs apparurent dans son esprit : une clairière verdoyante entourée d'arbres majestueux, où ruisselait la lumière du soleil ; un petit ruisseau aux eaux limpides qui mur-

murait sur son lit de pierres brillantes et serpentait entre ses berges herbeuses ; la présence majestueuse d'un hêtre au tronc immense, dont le feuillage bruissant semblait raconter des histoires ; la danse légère et insouciante de quelques créatures qui n'existaient que dans les contes. Toutes ces sensations merveilleuses firent fuir le brouillard qui envahissait son esprit.

Lorsque le contact fut rompu, il en ressentit la perte. Il resta immobile et silencieux, inspirant et expirant profondément, les yeux rivés sur le plafond de la cave. Il porta la main à sa tempe : la plaie boursoufflée avait disparu. Il savoura l'absence de douleur et la clarté de son esprit. Quelques fragments des impressions que la créature avait éveillées en lui flottaient encore à la limite de sa conscience. Que venait-il de se passer ? Et surtout pourquoi ?

Il se tourna vers l'être à ses côtés. Celui-ci le regardait de ses grands yeux aquatiques, les lèvres légèrement étirées en un sourire las. Puis, comme s'il attendait sa réaction avant de lâcher prise, ses traits se crispèrent et il s'affaissa, ses longs cheveux-lianes se répandant le long de son visage. Il sembla au voleur que son écorce était plus terne. Des traces noires apparaissaient sur son corps, comme s'il était en train de se dessécher ou de pourrir. Le cœur du jeune homme se serra.

— Non, souffla-il en se mettant sur ses pieds.

Il s'agenouilla près de l'étrange créature.

— Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ? Tu ne me connais pas. Je n'ai rien fait pour toi. Je voulais te vendre au plus offrant … Je …

L'autre ne répondit pas. Il restait immobile et silencieux ; plus aucune plainte, plus aucun chant ne jaillissait de lui. Un sentiment de panique envahit le voleur. Cette créature, prisonnière d'un être de son espèce, avait sacrifié ses dernières forces pour le sauver. C'était inconcevable, et pourtant il en était la preuve. Une seule certitude maintenant était gravée dans son esprit : il devait libérer celui qui l'avait sauvé et le soigner si c'était possible.

Il attrapa ses outils de crochetage dans sa ceinture et examina les ferrures qui emprisonnaient les poignets fragiles de son sauveur. Avec un soupir de soulagement devant la rusticité des cadenas, il se mit à l'ouvrage. En quelques minutes, il ouvrit le premier et débarrassa la créature de l'une des chaines. Le bras retomba le long du corps, inanimé et flasque. À sa plus grande horreur, quelques morceaux d'écorce s'étaient détachés sous ses doigts. Dominant l'inexplicable terreur qui menaçait de le submerger à l'idée qu'il soit trop tard, il se déplaça vers l'autre bras, et défit rapidement le second cadenas.

L'être ne réagissait toujours pas. Hésitant, il laissa ses mains flotter au-dessus de lui, ne sachant pas comment l'aider.

— S'il te plait, il faut qu'on sorte. Ton tortionnaire risque de revenir à tout moment, supplia-t-il, en posant ses deux mains sur ses épaules.

Il frissonna au contact de sa peau rugueuse et froide. Mais il ne rompit pas le contact. Murmurant des paroles encourageantes, guet-

tant les bruits qui annonceraient l'arrivée du contrebandier, il le releva avec délicatesse. Ses yeux s'ouvrirent et il posa un regard confus autour de lui, mais il se laissa guider à travers l'autre pièce. Après avoir vérifié qu'aucune mauvaise surprise ne les attendait, Aldric l'aida à monter les escaliers. L'être marchait d'une démarche mécanique, posant un regard désintéressé sur ce qui l'entourait. Néanmoins il obéissait aux injonctions du cambrioleur, comme s'il lui faisait une confiance totale. Aldric ne savait pas s'il le méritait, mais il s'efforça de ne pas y penser pour l'instant.

Arrivé dans la pièce principale, ils se glissèrent près de la porte d'entrée. Le jeune homme l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'extérieur. L'espace devant la maison était désert. Aucun bruit n'annonçait la présence d'un être humain. Satisfait, il entraina la créature à l'extérieur. Dès qu'elle posa le pied sur l'herbe et la terre humides, elle sembla reprendre vie. Elle leva le visage vers le ciel et laissa les rayons de la lune caresser sa peau. Il sembla au jeune homme que déjà elle reprenait des couleurs plus vives et brillantes. Un léger hululement émanait d'elle, alors qu'elle souriait.

Elle s'approcha de son sauveur et plongea son regard dans le sien. Il sombra dans l'eau cristalline de ses yeux, admirant sa beauté si étrange.

— *Merci, être de chair et de sang.*

Il sursauta en entendant au fond de son esprit sa voix mélodieuse. Il croyait y percevoir le ruissellement de l'eau et le vent dans les arbres. Il écarquilla les yeux et sourit.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, … être de sève et d'écorce, répondit-il.

Son petit rire le fit frissonner.

— *Sylfria*, reprit la voix mentale.

— Aldric, répondit le jeune homme, en souriant.

Le voleur contempla la créature sylvestre, envahi par des sentiments qu'il n'avait que rarement connus : le soulagement, l'apaisement, une fierté, réelle et profonde, le sentiment d'être à sa place … Un bruit de sabot le ramena à la réalité avec violence. Il se retourna vivement et découvrit un cavalier qui débouchait dans la clairière. L'homme aux vêtements de voyage luxueux, un chapeau de cuir sur le crâne, écarquilla les yeux de stupeur lorsque son regard se posa sur Sylfria. Puis la fureur envahit son visage.

— Ne bougez pas ! hurla-t-il en donnant un coup de talon dans le flanc de sa monture.

La créature agrippa la main de son compagnon et l'entraina vers la forêt. Aldric trébucha, mais se reprit vite et courut à sa suite. Les sabots du cheval martelaient le sol et le cavalier se rapprochait inexorablement. Au moment où ils pénétrèrent dans la forêt épaisse, il était à quelques mètres derrière eux. Sylfria, agile et gracieux, serpentait entre les buissons et bondissait par-dessus les épaisses racines, mais Aldric n'était pas aussi souple. Ses bottes en heurtèrent une et il s'effondra sur le sol avec un grognement.

Il se releva, prêt à s'enfuir. Cependant Sylfria le regardait en souriant d'un air serein. Au moment où le cavalier atteignit la limite des arbres, sa monture refusa soudain d'avancer. Elle secoua la tête et renâcla. Son cavalier poussa un juron. Le visage crispé dans une grimace de rage, il tentait de reprendre le contrôle de l'animal. Paniqué, celui-ci se cabra, désarçonnant son cavalier qui s'affala lourdement sur le sol. Le cheval bondit en direction de la forêt, droit sur Aldric. La créature le tira sur le côté, lui évitant de se faire percuter par la monture qui le dépassa au galop et s'enfonça dans la forêt.

— Revenez ici ! grogna le contrebandier en se remettant debout.

Il fit un pas en avant. Puis il se figea, le visage blafard. Entre lui et ses cibles, les arbres semblèrent soudain prendre vie. Leurs feuillages s'agitaient et l'air était envahi d'un murmure incompréhensible. Les cheveux d'Aldric se dressèrent sur son crâne. Il regarda à nouveau Sylfria, dont le sourire s'était élargi. Des branches et des rameaux épineux s'allongèrent et se rejoignirent en formant une barrière de plusieurs mètres de large entre eux et leur poursuivant. Aldric ne pouvait détacher ses yeux du spectacle. Il eut un sourire satisfait, lorsqu'à travers les interstices entre ces branches, il aperçut l'expression à la fois enragée et terrifiée de leur ennemi.

Soudain impatient, Sylfria reprit la main de son sauveur entre ses doigts fins et l'attira plus profondément dans la forêt. Le malandrin ne tenta même pas de les poursuivre, mais son hurlement de rage dut être entendu à des kilomètres. Les deux compagnons marchèrent quelques minutes, puis parvinrent à une autre clairière, de laquelle

partait un sentier assez large. Aldric y découvrit le cheval qui paissait tranquillement. Il s'en approcha et posa une main légère sur son poitrail. L'animal leva une seconde la tête pour le regarder, puis reprit son repas. Il semblait débarrassé de toute peur.

Aldric se tourna alors vers la créature sylvestre. Sylfria s'approcha de lui et tendit la main. Sans hésiter, Aldric la lui prit. Les doigts rugueux enserrèrent son poignet et de fines radicules en émergèrent. Alors qu'elles s'enfonçaient dans sa peau, le jeune homme ne ressentit aucune peur ni aucune douleur. Lorsqu'elles se rétractèrent, tout autour de son poignet était dessiné un motif gracieux et délicat, comme tatoué à l'encre bleue. Il l'observa avec attention : on aurait dit des racines entrelacées. Sylfria attendait, presque inquiet. Aldric le regarda en souriant et il sembla se détendre.

Il fit un geste du bras en direction du sentier, puis s'inclina en un mouvement gracieux et enjoué. Une seconde plus tard, il s'évanouissait entre les buissons et les troncs. Aldric eut l'étrange impression, en observant les arbres qui l'entouraient, que la forêt était soulagée du retour de la créature. Il laissa son regard errer dans la direction où elle avait disparu, l'esprit empli de questions et d'une certaine tristesse. Qu'était cette créature ? Se reverraient-ils un jour ?

Cette rencontre était une révélation qui avait bouleversé sa vision du monde. Il réalisait soudain que la forêt était remplie de secrets et de trésors, d'une valeur bien plus importante que tout l'or et l'argent qu'il avait désiré jusqu'ici. Il fixa à nouveau les racines tatouées qui

donnait l'impression de danser sur sa peau. Sylfria lui avait fait un cadeau inestimable, qui les liait à jamais ; il en avait la certitude. Avec un petit sourire, il s'empara des rênes du cheval, bondit en selle et partit au galop.

TRANCHE DE VIE / JEUNESSE

Lapin queue-de-pie

par maanu

Madame Renée est une sorcière. Une horrible vieille sorcière toute voûtée, avec un nez crochu et une voix qui grince comme des volets mal huilés ou des graviers mouillés. Une sorcière qui prépare sûrement d'étranges bouillons verdâtres, qui pourrait rendre muets les enfants qui s'approchent trop de sa maison, ou leur faire disparaître les sourcils.

En tout cas, c'est ce que tout le monde raconte en prenant un air mystérieux. Et c'est vrai qu'elle a un nez crochu, un long menton qui s'élance en avant, la peau comme du vieux papier journal froissé et des mains toutes tordues. Mais il faut bien avouer que personne ne l'a jamais vraiment vu jeter un sort à qui que ce soit. Il y a une petite fille qui est tombée à vélo, un jour, alors qu'elle passait juste devant son portail. Et un autre jour, au même endroit exactement, un sac de courses s'est déchiré et des pommes ont roulé dans le fossé. C'est bizarre, tout de même. Mais ça ne prouve rien.

Madame Renée habite dans une haute maison en pierres, très

imposante, qui avait l'air très solide autrefois mais qui ressemble maintenant à un château de cartes branlant. Les gens qui passent par là lèvent toujours les yeux pour la regarder, en se disant qu'elle pourrait bien s'écrouler tout à coup, là, sous leurs yeux. Qu'il suffirait qu'un pigeon un peu dodu se pose sur une lucarne.

Plus rien ne va. Il y a des tuiles qui se sont rassemblées tout au bord du toit dans l'attente du coup de vent qui leur fera faire le dernier plongeon. Les gouttières sales fuient de partout et les volets sont non seulement mal huilés, mais mal attachés. Ils s'agitent au vent comme des voiles minuscules au mât d'un bateau trop grand.

Il n'y a presque personne dans les environs, et ça lui va très bien comme ça, à madame Renée. Rien qu'une deuxième maison, de l'autre côté de la haie, où habite une famille qu'elle ne connaît pas du tout. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il y a là-dedans plusieurs enfants, des terreurs en culotte courte qui crient, qui lancent des ballons et qui adorent capturer toutes sortes de bestioles.

Madame Renée ne sort quasiment jamais de son château de cartes. Une fois par an seulement et elle fait en sorte de ne croiser personne. Quand ça arrive malgré tout, elle baisse la tête, prend un air renfrogné et ne dit pas un mot. Les gens la saluent à chaque fois. Elle sait que c'est parce qu'ils veulent avoir le plaisir de témoigner, eux aussi, que madame Renée est désagréable et ne répond jamais quand on lui dit bonjour.

Elle dort toujours du même côté du lit, madame Renée. Le matelas est tout affaissé et c'est sûrement pour ça qu'elle a mal au dos. Il faudrait le changer, mais c'est hors de question.

Elle se couche très tôt, dans sa chambre au papier peint décoloré. Ils étaient contents, en emménageant, d'avoir une chambre exposée plein sud. Mais forcément, ça décolore le papier peint. Elle pourrait le changer, c'est sûr, mais ça fait quarante ans qu'il est là.

Il n'y a plus qu'un endroit où on peut encore distinguer le motif, dans un rectangle en forme de cadre photo, légèrement moins terne, juste en face du lit. Autrefois, monsieur Renée lui souriait depuis ce mur, beau comme un gamin de vingt ans, fier dans son costume de jeune marié. Tout le monde l'avait trouvé très élégant, avec sa longue veste qui lui faisait deux pans pointus à l'arrière des cuisses. Madame Renée avait appris ce jour-là qu'on appelait ça une queue-de-pie. Elle s'était dit que c'était un bien joli nom. Dessous, il portait une chemise que sa mère lui avait impeccablement repassée. Son père lui avait aussi offert pour l'occasion un mouchoir d'un beau bleu métallique, pour qu'il le mette à sa poche, tout contre sa veste.

Madame Renée a retiré la photographie du mur, il y a des années de ça. Ça lui faisait le cœur comme un tonneau, de le voir lui sourire comme ça en permanence.

Ce soir aussi, elle s'est couchée tôt. Elle n'a prêté qu'une attention vague aux allées et venues, dehors, à l'agitation plus forte que d'habi-

tude, qui a commencé à la tombée du jour. Alors elle n'est vraiment pas préparée, lorsqu'un bruit sourd retentit tout à coup, quelque part dans la nuit.

Elle se lève en sursaut, avec un cri. Elle plaque ses mains tordues contre sa bouche pour étouffer le bruit. Son cœur bat à toute allure et ça lui fait mal à la poitrine. Elle a peur, toute droite, toute seule dans son lit vide, dans sa vaste maison. Peur que quelqu'un soit là pour lui faire du mal, et peur que son cœur lâche. Il est aussi vieux qu'elle, après tout, et tout aussi fatigué.

Elle écoute, guettant le moindre son qui s'élèverait de nouveau dans le silence. Mais son palpitant lui bat trop fort dans les oreilles et ça l'empêche de bien entendre. Pourtant, quand le bruit recommence, elle le perçoit distinctement. Ça vient d'en bas. De la cuisine, peut-être.

Madame Renée est courageuse. Elle a peur, mais elle ne veut pas rester là, toute seule, à se demander ce qui se passe.

Elle sort de son lit, enfile ses pantoufles et descend, tremblante, au rez-de-chaussée. Le bruit résonne toujours. Ça fait comme des grattements, comme des choses qui cognent et peut-être - mais il est possible que son imagination soit en train de s'emballer - comme des voix qui murmurent.

Ça a tout l'air de venir de la cave. Madame Renée attrape une lampe sur un meuble, la débranche d'un coup sec et s'avance bravement vers la porte du sous-sol. En tournant la poignée, elle se met à

regretter d'avoir choisi une lampe. Elle aurait mieux fait d'aller jusqu'à la cuisine, et de s'armer d'une poêle ou d'un couteau. Autrement plus efficace… Et plus maniable, aussi. Elle ne sait pas trop par quel bout la prendre, sa lampe, et le fil lui traîne devant les pieds. C'est d'autant plus dangereux qu'il y a plusieurs marches qui descendent, à l'entrée de la cave.

Elle ouvre la porte, tout doucement, et dès qu'elle a la place de passer sa main dans l'interstice, elle actionne brusquement l'interrupteur. La lumière surgit. Madame Renée ouvre la porte en grand, puis pousse un beuglement terrifié.

Au beau milieu de la cave, trois créatures lui font face. La plus haute a des yeux couleur de sang frais et d'immenses dents jaunâtres, si longues qu'elles lui sortent de la bouche et lui couvrent le menton de salive. Son grand corps tout maigre est dissimulé sous une cape noire et sa tête sous une ample capuche. La deuxième a la peau d'une horrible teinte grise, sillonnée de veines noires et constellée de pustules laiteuses. La troisième, bien plus courte sur pattes, est une grosse citrouille bedonnante, d'où jaillissent deux jambes maigres et, plus haut, un petit visage livide de peur. La citrouille, en apercevant madame Renée dans l'encadrement de la porte, a ouvert des yeux épouvantés et une large bouche d'où s'échappe un hurlement plus puissant encore que celui de la vieille dame.

Ah oui, c'est vrai. On est le 31 octobre, ce soir. Madame Renée ne

fait pas attention à ces choses-là. Elle a seulement en tête que demain c'est le 1er novembre et qu'elle doit aller au cimetière.

Elle rugit toujours, mais de rage à présent. Le vampire, la sorcière et la citrouille ont déjà regagné le mur du fond et se grimpent les uns sur les autres pour atteindre le soupirail par où ils sont arrivés. Avec une habileté et une rapidité qu'il faut avouer impressionnantes, ils ont tôt fait de disparaître dans la nuit.

Le soupirail troue la façade qui fait face à la maison des voisins. C'est sûrement de là qu'ils viennent.

Madame Renée, secouant la tête, sort de la cave, éteint la lumière, ferme la porte derrière elle, remet la lampe à sa place et repart se coucher en grommelant. Mais ça l'a chamboulée, toutes ces émotions. Elle se tourne et se retourne pendant presque une heure, sur son matelas affaissé, avant de finalement trouver un sommeil agité, rempli de gueules de sorcières à longues dents et de vampires à verrues.

Le lendemain, à peine levée, avant même d'avaler son grand bol de café noir et ses tartines de pain – toujours un tantinet rassis parce que toute seule elle n'arrive jamais à finir sa baguette assez vite – , madame Renée descend à la cave. Elle ressort de sous l'établi la vieille boîte à outils qui n'a plus servi à personne depuis plus de vingt ans et, avec de gros efforts et plusieurs essais, elle parvient à clouer une planche, de travers, contre le soupirail. Sa besogne achevée, elle se frotte les mains, avec en travers de son visage fripé une grimace satisfaite.

C'est parfait. Cette fois, même un nourrisson ne passerait plus. Elle peut remonter l'esprit tranquille. Elle a bien mérité son café et ses tartines. Tiens, elle va même se récompenser d'un ou deux carrés du bon chocolat noir qu'elle a acheté pour son anniversaire, qui vient de chez un vrai chocolatier et qui coûte les yeux de la tête.

Mais plus tard, dans l'après-midi, alors qu'elle est en train de finir de s'emmitoufler pour sa sortie au cimetière, alors qu'on ne voit plus d'elle que le bout de son long nez entre son bonnet et son écharpe, du bruit résonne de nouveau dans la cave.

Elle sursaute, mais cette fois elle a moins peur. D'abord, parce qu'il fait jour. Ensuite, parce qu'elle sait à quoi s'en tenir.

Elle a moins peur, mais elle est encore plus énervée. Elle va droit vers la cave et ouvre la porte à toute volée. Elle est soulagée de constater qu'il n'y a personne chez elle et que la planche est toujours en place. Mais elle est certaine d'avoir vu quelque chose bouger, quand elle est entrée. Un bras tout fin, petit serpent vicieux qui tentait de se faufiler sous la planche et qui a disparu tout à coup, silhouette frêle qui s'est empressée de se cacher derrière le mur en l'entendant arriver.

Madame Renée reste là, en haut des marches, sa main crochue toujours agrippée à la poignée de la porte, l'œil mauvais fixant l'ouverture. La lumière du jour passe à travers et dessine contre le sol de la cave deux rectangles blancs, séparés par l'ombre de la planche. Après de longues secondes ankylosées, les deux rectangles se déforment. Une silhouette vague, coupée en deux, les disloque tout à coup.

« Madame Renée ? »

Madame Renée se renfrogne, en écoutant la voix qui zozote l'appeler timidement.

« Madame Renée, c'est vous ? »

Le silence lui répond, puis la voix reprend courageusement :

« Pardon, pour hier. C'était pas pour vous faire peur, c'était pour rigoler. »

Pour *rigoler* ? Malheureusement, madame Renée n'est pas du genre à rigoler.

« S'il vous plaît, madame, j'ai perdu mon… »

Elle a pris une profonde inspiration, pour pouvoir rugir aussi fort que ses vieux poumons en sont capables.

« OUST ! VA-T'EN ! »

Il y a un glapissement, derrière la planche, et la silhouette disparaît tout à coup, sans demander son reste.

Madame René, écarlate, les poings serrés et la tête rentrée dans les épaules, descend les marches en grondant. Il y a d'autres planches, sur l'établi. Elle va les clouer aussi, ne plus laisser le moindre rayon de lumière entrer chez elle.

Mais voilà qu'elle marche sur quelque chose de mou, tout à coup. Elle pousse un cri d'horreur. Un rat, se dit-elle en levant le pied. Presque. Un lapin en peluche.

Il ne manquait plus que ça. Madame Renée se penche en faisant grincer son vieux corps. Elle attrape le lapin par une oreille. Il est

dégoûtant. Recouvert de poussière mouillée et de l'empreinte de son soulier. Elle grimace, puis soupire.

Oubliant les planches, elle retourne vers les escaliers en tenant le lapin bien éloigné d'elle et remonte dans sa cuisine. Comment ça se lave, ce genre de bestiole ? À la machine ça fera l'affaire, décide-t-elle. Elle devait en lancer une, de toute façon. Elle jette le lapin avec son linge et ses torchons.

La machine vient juste d'arrêter de tourner quand elle revient du cimetière, le cœur vide et pourtant lourd. Elle met son linge à sécher dans la buanderie et, entre deux chemises de nuit, elle suspend le lapin par la salopette.

Il lui faut beaucoup de temps pour sécher. Il reste un long moment suspendu tout seul au fil à linge, tandis que les vêtements ont déjà été pliés et rangés. Ça agace madame Renée de le voir traîner là, refusant de sécher. Elle finit même par le punir, par le mettre face au mur, parce qu'elle en a assez de le voir la fixer de ses yeux fourbes en plastique chaque fois qu'elle passe devant la buanderie. Et quand enfin elle le retrouve à peu près sec, au matin, elle lui trouve l'air chiffonné et le pelage hirsute.

En espérant qu'on ne lui fera pas des reproches pour l'avoir rendu dans cet état, elle retourne à la cave. Elle s'attendait à ce qu'on vienne sonner chez elle pendant que le lapin refusait de sécher, pour le lui réclamer, mais personne n'est venu. L'enfant a dû avoir peur d'avouer

à ses parents sa bêtise du 31, se dit-elle. Ou bien ce sont les parents qui ont eu peur. Ça aussi, c'est possible.

Il pleut beaucoup, en cette saison, et l'air est humide. Elle ne veut pas qu'il pleuve sur le lapin et que tous ses efforts n'aient servi à rien. Elle trouve une vieille boîte en fer qui lui semble à peu près hermétique, pleine de vieilles photos qu'elle met très vite de côté pour ne pas être tentée de les regarder. La boîte est poussiéreuse, alors elle passe la manche de son pull dedans pour la nettoyer. Elle n'est pas tout à fait assez large pour le lapin, mais ça devrait aller. Elle le fourre dedans, appuie en grimaçant d'effort pour faire rentrer les bras. Elle referme bien la boîte avec le crocheton, puis va vers le soupirail. Mais elle se ravise avant d'y parvenir et retourne à l'établi. Elle prend un feutre qui traîne là et n'écrit plus qu'à peine et elle trace, sur le côté de la boîte, de grandes lettres bien visibles : DOUDOU.

Alors elle va de nouveau vers le soupirail et se hisse sur la pointe des pieds pour glisser la boîte sous la planche, en faisant bien attention que l'inscription soit tournée vers la maison des voisins. Puis elle sort de sa cave, avec un petit quelque chose de satisfait au fond de la poitrine.

À la nuit tombée, alors qu'elle s'apprête à se mettre au lit, elle repense à la boîte et au lapin dedans. Elle se dit que les enfants ont peut-être fini par l'apercevoir, depuis le jardin ou par une fenêtre, ou bien en revenant de l'école. Ce sont les vacances scolaires, mais elle

ne le sait pas. Madame Renée ne fait pas attention à ces choses-là.

Lorsqu'elle arrive devant la porte close de la cave, elle pressent que quelque chose ne va pas. Elle entend encore du bruit à l'intérieur. Mais pas comme avant. Il y a encore des grattements, mais ils sont plus ténus et ils ont quelque chose de furieux ou d'affolé. Une voix aussi, mais rauque et inarticulée. Comme si on était en train d'étrangler quelqu'un, là-dedans.

Cette fois, elle n'attrape même pas de lampe avant d'entrer.

Il y a bien quelque chose. Une forme noire qui passe à toute allure devant son visage et se fond aussitôt dans le plafond obscur. Elle lève le nez en l'air. Quelque chose tombe contre sa joue. C'est minuscule, léger comme un nuage, et ça chatouille. Elle secoue la tête pour s'en débarrasser puis allume la lumière.

Elle cligne des yeux, comme pour s'assurer qu'elle n'a pas la berlue. C'est plein de plumes, dans cette cave. Elles jonchent le sol poussiéreux et continuent de tomber du plafond.

La chose qui lui est insolemment passée sous le nez traverse de nouveau la pièce, puis encore une fois, en battant frénétiquement des ailes et en faisant rebondir contre les murs de la cave ses cris de détresse éraillés.

C'est un oiseau, bien sûr. Tout déplumé et totalement désespéré.

Madame Renée pousse un profond soupir fourbu. D'une main, elle resserre contre elle sa robe de chambre, et de l'autre elle prend appui sur le mur suintant, tandis qu'elle descend les marches de pierre. On

n'a pas idée de venir se perdre chez les gens à des heures pareilles.

Elle se dit d'abord que l'oiseau a dû se faufiler par le soupirail et se retrouver coincé. Mais à force d'essayer de l'attraper, elle finit par remarquer la chose blanche accrochée à sa patte. En regardant encore, elle devine qu'il s'agit d'un morceau de papier soigneusement enroulé. Quelqu'un a aidé l'oiseau à venir se perdre ici.

Il faut de longues minutes, de nombreux essais, beaucoup de vilains mots marmonnés et de cabrioles qu'aucun individu de son âge ne devrait raisonnablement entreprendre, pour que madame Renée parvienne enfin à immobiliser l'animal sur l'établi.

Aussitôt, avant qu'il puisse s'échapper de nouveau, elle attrape entre deux de ses doigts tordus le message qu'on lui a adressé. Elle fronce les sourcils, tandis qu'elle s'efforce de le déchiffrer.

« *Mersi Madame René pour le lapin de mon petti ~~frai~~ frère. On a capturer le corbau pour vous.* »

Madame Renée fait une grimace pour regarder l'oiseau, dont elle sent le corps tremblant et le cœur tambourinant sous sa main.

Quelle idée, de faire un cadeau pareil ? Et puis ce pauvre oiseau… C'est bien les enfants, ça, de devenir cruels en voulant être gentils.

Et puis ce n'est même pas un corbeau - ni un corbau, d'ailleurs. C'est une pie.

Elle se demande, en regardant l'oiseau, ce qu'ils ont pensé qu'elle pourrait bien en fiche. Le faire rôtir ? Il faudrait qu'ils soient sacrément tordus, ces gosses. Elle a un rire grinçant, en songeant qu'ils

se sont peut-être dit qu'elle en ferait un ingrédient pour une de ses fameuses potions magiques. Une patte d'oiseau grillée pour faire pousser les oreilles des méchants enfants. Ou un bec de pie mariné à la sauge pour les faire parler à l'envers, peut-être. Sûr que si elle avait été une vraie sorcière, elle n'aurait pas manqué d'imagination.

Mais non. Le plus vraisemblable, c'est qu'ils se sont dit qu'elles pourraient se tenir compagnie, toutes les deux. Mais elle ne va pas la garder. Ce ne serait pas décent et puis elle n'en a pas du tout envie. Elle va la relâcher, dès que l'oiseau se sera un peu calmé et qu'elle pourra le manipuler sans risquer qu'il s'échappe ou lui crève un œil.

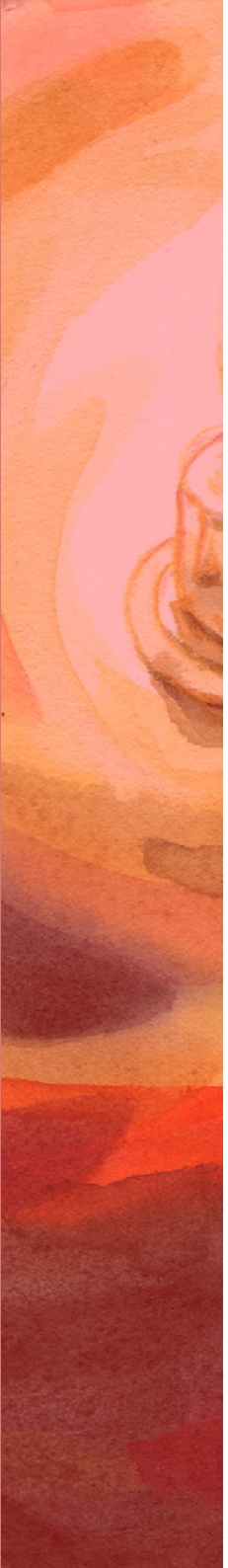
En attendant, madame Renée regarde la pie et sa gorge se serre. Elle sent sous sa main le doux plumage du dos de l'animal, noir comme un costume de jeune marié, élégant avec ses longues plumes toutes droites. Elle regarde aussi le poitrail blanc, aussi lisse qu'une chemise bien repassée, et les reflets d'un beau bleu métallique. Elle revoit le visage qui la regardait autrefois depuis le mur de sa chambre, se met à sourire tristement.

Et tandis que les battements de cœur affolés se calment tout doucement contre ses paumes, madame Renée se met à réfléchir.

L'année prochaine, elle n'oubliera pas le 31 octobre. Elle y pensera même longtemps à l'avance et elle se fera un petit plaisir. Il faudra qu'elle trouve quelque chose : un costume, des décorations, toute une ambiance. Avec des effets sonores et visuels, peut-être. Quand les gamins reviendront - parce qu'ils reviendront, elle en est à peu

près certaine - elle les laissera se glisser sournoisement dans sa cave. Et tout à coup, sans prévenir, grimée avec soin des pieds à la tête, elle surgira avec un rugissement à faire trembler les murs. Ils découvriront face à eux la plus moche de toutes les sorcières et dans leur fuite ils entendront longtemps ses gloussements grinçants résonner au fond de sa cave.

Ils iront dire partout, eux aussi, que leur voisine est une horrible diablesse et pour une fois, ça la fera bien rire, madame Renée.



ROMANCE

La Révolution du cœur

par Yvaine

L'ACTEUR – L'héroïne ne sait pas que nous existons, pas vrai ?

L'AUTEUR – C'est juste.

L'ACTEUR – Et elle ne le saura jamais.

L'AUTEUR – Cela vaut mieux. Son intrigue est différente. Plus sereine, moins tourmentée, probablement plus heureuse, aussi. Oui, cela vaut mieux.

L'ACTEUR – Pour qui ?

L'AUTEUR – Pour elle, bien sûr.

L'ACTEUR – Pour nous aussi, je suppose ?

L'AUTEUR – Assurément, pour nous aussi. Pourquoi n'as-tu pas l'air convaincu, l'acteur ?

L'ACTEUR – Peu importe, non ? Cette aventure, ce n'est pas moi qui l'écris.

L'AUTEUR – Pourtant, tu y joues un rôle majeur. Ton aide m'est précieuse. Sans toi, mes arcs narratifs seraient troubles et mes histoires, chargées d'incohérences.

L'ACTEUR – Ça reste un rôle secondaire, l'auteur. M'est d'avis que nous aurions bien besoin de rebondissements, toi et moi. De changement. Un peu. Parfois.

L'AUTEUR – Du changement ? Dans quel but ? J'écris des histoires, et tu les joues. Il n'en a jamais été autrement. Cela ne te convient pas, ces habitudes, ces aventures que nous vivons tous les deux ?

L'ACTEUR – Tu ne te dis jamais qu'il pourrait y avoir plus que ce qu'on connaît ?

L'AUTEUR – Et ce serait quoi, « plus que ce qu'on connaît » ?

L'ACTEUR – Je ne sais pas. Ça, par exemple.

LA RÉGIE – Vous êtes prêts, les gars ? Sons et lumières. Un bruit de choc, comme une étagère qui tombe. Des babioles par dizaines, sur le sol de la cave. Boum. Boum. Boum. Les objets font un de ces boucans – non, non, ce ne sont pas eux, mais plutôt le cœur de l'héroïne. D'ailleurs, où est-elle ? Que fait-elle, dans son histoire ?

L'AUTEUR – Rien ! Elle ne faisait rien avant que cet abruti renverse les étagères de la cave ! Tu imagines, toi, être une jeune femme seule

chez elle, dans une vie sans émois, qui entend soudain un bruit suspect dans la cave ? Bougre d'imbécile !

L'ACTEUR – J'imagine, oui. Ça me ferait plaisir d'avoir un peu d'action dans ma vie, un espoir d'y trouver du sens. Elle doit être perdue dans tout ce vaste néant. Nous aussi, on est légèrement paumés, d'ailleurs.

L'AUTEUR – Le néant ? Quel néant ? Où en vois-tu ? Il n'y a pas de néant : il y a des histoires. Puis il y a toi et moi, qui les créons, ces histoires. Ce n'est pas suffisant ?

L'ACTEUR – Et les personnages ? Tu penses vraiment qu'ils n'ont aucune influence sur ce que tu écris ?

LA RÉGIE – Attention, l'héroïne descend l'escalier. Elle pose la main sur la poignée de la porte. La poignée coince. L'héroïne s'apprête à faire demi-tour.

L'AUTEUR – Ha, ha, bien fait pour toi, l'acteur ! Ton plan ne fonctionnera pas.

LA RÉGIE – Ah.

L'AUTEUR – Comment ça, "ah" ?

LA RÉGIE - Eh bien, elle s'arrête. Elle t'a entendu.

L'AUTEUR –Elle m'a entendu ?

LA RÉGIE – Elle force sur la clenche et la porte s'ouvre. L'acteur l'y a aidée, mais ça, elle ne le sait pas. Probablement.

L'AUTEUR – Bigre ! Toujours aussi entêté, celui-là. Et toi, la régie, elle ne t'entend pas ?

LA RÉGIE – Oh non, nous, personne ne nous entend jamais. Par contre, là, elle vous voit. Bon courage, les gars.

L'AUTEUR – Bon courage pour quoi ?

LA RÉGIE – Pour l'aventure, pardi !

L'HÉROÏNE – Excusez-moi ! C'est à moi que vous parlez ?

L'AUTEUR – Non. Nous ne parlons à personne. Personne.

L'HÉROÏNE – Qui êtes-vous ? Vous êtes… translucides, comme…

L'ACTEUR – Des fantômes ?

L'AUTEUR – Oui, c'est ça. Des fantômes. C'est ce que nous sommes. Nous sommes des… des fantômes.

L'HÉROÏNE – Vous avez un message à me transmettre ? Quelque chose à me dire ? Les fantômes veulent toujours quelque chose, non ?

L'ACTEUR – On aimerait que les vieilles biques aux habitudes ridées constatent que tout n'est pas figé. Que leurs subalternes ont

des sentiments. Et qu'il faut bien prendre son envol, à un moment.

L'HÉROÏNE – C'est cryptique. De quoi voulez-vous parler ? D'un changement de travail ? D'une relation amoureuse ?

L'AUTEUR – Si nous te le disions, ce ne serait pas si simple. *(Plus bas.)* Fichtre, regarde ce bourbier dans lequel nous sommes engoncés par ta faute ! En espérant qu'une révolution de la terre suffira à-

L'HÉROÏNE – Ah, je vois. Une révolution. Après tout, pourquoi pas ! Vous pourriez m'accompagner ? Je n'ai pas envie de changer le monde toute seule.

L'AUTEUR – Hors de question ! Personne ne mènera de révolution aujourd'hui.

L'ACTEUR – Mais, comme elle a dit – "pourquoi pas" ?

L'AUTEUR – Pour des milliers de raisons ! La conjoncture économique, le changement climatique, la régie qui n'y comprendrait goutte et-

L'HÉROÏNE – Je ne suis pas sûre de tout saisir, messieurs. C'est justement pour ça qu'il faut faire cette révolution, non ? Parce que rien n'est comme il devrait être. Alors attendez-moi là. Je reviens avec le matériel nécessaire.

LA RÉGIE – Elle est partie. Vous vous êtes engagés dans une

de ces mouises, les gars… Une révolution, sérieusement ? Dans cette histoire-ci, c'est de la folie. Vous auriez pu en choisir une autre, je ne sais pas, moi, le roman policier d'hier ou le poème en vers libres de demain ! Et puis honnêtement, le coup du bruit dans la cave, c'est pour l'horreur, ça ; vous vous trompez complètement de genre. J'ai rarement vu un auteur aussi paumé !

L'AUTEUR – Je confirme, ça n'a aucun sens. Mais il semble que ce soit l'acteur qui ait pris les commandes.

LA RÉGIE – En revanche, si c'est pour enseigner une leçon de vie à quelqu'un, peut-être que tout ça aurait un sens. Peut-être. À voir. L'acteur, ça va ? Tu es bien silencieux depuis quelque temps.

L'ACTEUR – Il y a quelques vieux carnets de récits inachevés qui sont tombés, mais aucun n'a de titre. L'auteur, tu pourrais leur donner des titres ? S'il te plaît.

L'AUTEUR – Non. C'est ton intrigue, désormais. À toi de te débrouiller.

L'ACTEUR – Si tu le prends comme ça…

LA RÉGIE – Tu lui tends quand même un stylo. Entre-temps, l'héroïne revient avec un sac à dos. Elle arbore un grand sourire – un peu machiavélique sur les bords, en fait. Vous ne l'avez

pas bien choisie, votre histoire, décidément.

L'AUTEUR – Bien. Maintenant que nous sommes tous là, où souhaites-tu mener ta révolution ?

L'HÉROÏNE – À la bibliothèque.

L'AUTEUR – Vraiment ? Que comptes-tu faire à la bibliothèque ?

L'HÉROÏNE – On va l'embraser. Vous venez ?

L'AUTEUR – L'embra-quoi ? Diantre ! Nous ne pouvons plus reculer, je suppose. L'acteur, as-tu fini d'écrire sur les pages de garde de ces vieux carnets ? Ton stylo n'a même plus d'encre !

L'ACTEUR – La faute à qui ?

L'AUTEUR – Excuse-moi, j'ai pris ce que j'ai trouvé…

LA RÉGIE – Ils vont donc à la bibliothèque. Les deux écervelés translucides restent debout, parce qu'il est compliqué de s'asseoir sur des chaises quand on est censé être des fantômes. L'héroïne ouvre son sac. Il ne contient qu'une bougie et une boîte d'allumettes. Elle pose la bougie sur la table et l'allume.

L'AUTEUR – Tu comptes incendier la bibliothèque à partir d'une simple bougie ? Tu ne crois pas que-

LA RÉGIE – Les gens te regardent, l'auteur. Droit dans les yeux.

Ils te voient. Et ils te jugent très, très fort.

L'AUTEUR – Peu importe. Moi, c'est l'autre folle que je juge très fort.

L'HÉROÏNE – Arrête de maugréer et va chercher un livre.

L'AUTEUR – Je suis un fantôme. Je ne peux pas.

L'HÉROÏNE – C'est ça, bien sûr ! Ne me la fais pas, à moi. Va chercher un livre.

LA RÉGIE – Il s'en va en levant les yeux au ciel. Au même moment, l'acteur s'assied brutalement face à l'héroïne.

L'ACTEUR – À quoi tu joues ? Tu n'es pas censée nous entendre, ni même nous voir. Eux non plus, d'ailleurs. Tout ce que je voulais, c'était pousser ce vieux croûton à écrire une nouvelle intrigue, et voilà que je me retrouve avec une héroïne qui veut faire une révolution et…

L'HÉROÏNE – Si tu voulais le jeter dans une nouvelle histoire, c'est parce que tu as quelque chose à lui dire, non ? Vous vous suivez dans tous les récits, dans toutes les aventures et sur toutes les scènes, mais vous ne vous êtes jamais dit les choses en face. Je me trompe ?

LA RÉGIE – Attention, l'acteur, tu reprends des couleurs. Et de la substance. On dirait presque… On dirait presque que tu es vivant.

L'ACTEUR – Qu'est-ce que tu fais ? Tu m'as ensorcelé ?

L'HÉROÏNE – *(En riant)* Pas moi, non. J'ai simplement créé les conditions pour que vous puissiez enfin discuter.

L'ACTEUR – Ça n'a pas de sens ! Tu es censée jouer un rôle, mais pas celui-là. C'est l'auteur qui écrit l'intrigue. Et moi, je me contente d'être le personnage secondaire, celui qui parcourt toutes les histoires mais qu'on ne remarque jamais. Même lui, il semble à peine me voir.

L'HÉROÏNE – Pourtant, il t'observe avec l'air de croire que l'étagère le dissimule. Tu pourrais être surpris de tout ce qu'il ne dit pas… Allez, souris et fais-moi confiance. Je sais ce que je fais. Toi aussi, non ? Si tu as fait tomber ces étagères, ce n'était pas seulement pour que mon histoire ait une intrigue. C'était pour toi aussi.

LA RÉGIE – L'auteur revient et pose une pile de livres sur la table.

L'ACTEUR – Elle avait dit un seul livre, vieille bique ! Tu ne changeras donc jamais ?

L'AUTEUR – Je serai éternellement indécis, j'en ai peur…

L'HÉROÏNE – Ce n'est pas grave. Commençons. Allons, lisez.

L'AUTEUR – Dans quel but ? Vas-tu enfin brûler ta satanée bibliothèque ?

LA RÉGIE – Les gens te regardent vraiment de travers, l'auteur.

L'HÉROÏNE – On ne brûle pas une bibliothèque, mon cher, on l'embrase.

L'AUTEUR – Quelle différence ?

L'ACTEUR – Quelle ironie, pour un auteur, de ne pas savoir lire entre les lignes… Je crois que je commence à comprendre, Briséis.

L'HÉROÏNE – Qui est Briséis ?

L'ACTEUR – Toi. Je crois.

LA RÉGIE – Quel joli nom…

L'AUTEUR – Si tu comprends, explique-moi.

L'ACTEUR – Surtout pas ! Mijote donc encore un peu.

BRISÉIS – Vous allez finir par les lire, ces bouquins, oui ou non ?

LA RÉGIE – Ils se mettent donc à lire. Page après page, ils trouvent leur rythme, s'adaptent l'un à l'autre. Ils passent de livre en livre comme de réplique en réplique. Ils constatent à peine que l'héroïne – que Briséis – est partie, leur laissant la bougie.

L'ACTEUR – Tu te souviens de ce passage-là ? Tu m'avais dit d'embrasser le héros. J'avais détesté.

L'AUTEUR – C'était pour les besoins de l'intrigue. Tu étais excellent dans ce rôle. L'amour te va bien au teint.

L'ACTEUR – Et là ? Quand tu as écrit cette réplique, tu pleurais d'avoir imaginé une fin si triste. J'ai dû te prendre dans mes bras pour te rappeler que tout allait toujours bien, à la fin.

L'AUTEUR – Ils étaient confortables, tes bras. J'y étais bien. *(Après un bref silence.)* Dis, si je pleurais à nouveau, tu m'enlacerais ?

L'ACTEUR – Pas besoin de larmes pour ça.

LA RÉGIE – Leurs mains s'effleurent. Tu commences doucement à comprendre, hein, l'auteur ? Tu commences à constater que tu as trop longtemps vu la vie comme tu voyais tes personnages, au risque de t'y brûler les ailes.

L'AUTEUR – Mais cette mise en scène, cette héroïne qui prend la plume, cette bougie qui remplace un bûcher, tout cela me déconcerte.

LA RÉGIE – Que fait-on quand on ne comprend pas le fil d'une histoire ?

L'AUTEUR – On mène l'enquête. On accumule les indices. On étudie les signes. On pose des questions. On n'obtient pas de réponses.

LA RÉGIE – Et à ce moment-là ? Que fait toujours le détective qui s'est perdu ? Que fait l'amoureuse qui ne sait plus comment

aimer ? La fée qui a perdu sa joie de vivre ? Et la reine qui ne sait plus sourire ? Que font-ils, tous ?

L'AUTEUR – Ils reviennent au début.

LA RÉGIE – Alors tu prends la main de l'acteur et tu cours jusqu'aux escaliers de la cave. Briséis a disparu ; tu te dis que ce n'est pas si grave, qu'après tout elle vous emmène où elle veut dans son histoire. Puisqu'elle remplace l'auteur, elle doit bien savoir ce qu'elle fait. Tu reviens au début, à la cave, aux babioles que l'acteur a fait tomber. Tu saisis les objets, tu les regardes.

L'AUTEUR – Ils sont tous identiques.

LA RÉGIE – L'acteur ne dit rien. Il contemple le parquet humide comme s'il avait quelque chose à cacher, ou plutôt, non – comme s'il avait quelque chose à dire, mais qu'il ne savait pas par où commencer. Lui, il n'a jamais eu les mots.

L'AUTEUR – Qu'as-tu, l'acteur ?

L'ACTEUR – Est-ce que tu t'es déjà demandé qui contrôlait vraiment l'histoire, dans tout ça ? Est-ce que, par hasard, ça pourrait ne pas être l'auteur, mais la reine, la fée, l'amoureuse, le détective et tous les autres ?

L'AUTEUR – Bien sûr que ce sont eux. Moi, je façonne des mots et des phrases, mais ce sont eux qui me racontent tout.

L'ACTEUR – Tu as l'air de savoir ça depuis longtemps.

L'AUTEUR – Je n'en ai jamais douté.

L'ACTEUR – Alors pourquoi sors-tu soudain les griffes quand c'est cette héroïne qui prend le contrôle d'une histoire ? C'est parce que j'ai lancé l'élément déclencheur, alors que je ne suis que l'acteur, le personnage secondaire, celui qui embrasse les héros pour les besoins de l'intrigue ? C'est pour ça, j'imagine ?

L'AUTEUR – Tu n'as jamais été un personnage secondaire, l'acteur.

L'ACTEUR – Oui, eh bien, j'aimerais avoir mon histoire ! Pour de vrai cette fois, et pas juste dans ton imagination. Une histoire pleine de rebondissements et de prises de conscience, dont je serais le héros.

L'AUTEUR – Tu l'auras. Je te l'écrirai. Dès que j'aurai élucidé ce mystère-là.

L'ACTEUR – Justement, ce mystère-là, comme tu dis, tourne autour de mon histoire. Tu ne comprends donc pas ? Les indices, les jeux de mots, les lieux, tout concorde !

L'AUTEUR – Autour de quoi ?

L'ACTEUR – Autour de l'intention de celui qui a renversé les étagères, au fond de la cave.

L'AUTEUR – Tu voulais… en sortir ? T'extirper de la cave, mener

une révolution, rencontrer du monde ? Dis-moi. Raconte-moi.

L'ACTEUR – Mon but, ce n'est pas Briséis, ni la bibliothèque, la révolution fantasmée ou les gens qui nous regardent de travers. Mon but, c'est le jeu de mot. Ce n'est pas « brûler ». C'est « embraser ».

L'AUTEUR – Comment ça ?

L'ACTEUR – Dans mon histoire, j'aimerais que tu sois là.

L'AUTEUR – Je ne comprends pas.

L'ACTEUR – Très bien. Dans ce cas, premier indice : "régie" vient du latin *regina, ae*, féminin. Ça signifie « la reine ». Enfin, ça vient peut-être de *rex, regis*, masculin, « le roi », mais ici ce n'est pas un roi qu'il y a, c'est bien une reine.

L'AUTEUR – Qui ?

L'ACTEUR – L'héroïne, Briséis, qui nous emmène dans une bibliothèque pour y déclencher une révolution.

L'AUTEUR – Elle ne l'a pas accomplie, sa révolution.

L'ACTEUR – Elle a pourtant allumé la mèche.

L'AUTEUR – Une métaphore, donc ? Le feu, la bougie, le calme… Une émotion ? Quelque chose d'essentiel qui gît dans le cœur ?

L'ACTEUR – *(Avec un sourire.)* Tu brûles, l'auteur. Deuxième indice : les carnets. Le départ. Le bruit dans la cave.

LA RÉGIE – Alors tu ouvres les carnets, l'auteur, et tu constates que tous les titres inscrits par l'acteur sont tracés à l'encre noire, sur des pages de garde jaunies par le temps. Tu les lis un par un. Tous désignent des romances. Romances à mystère, romances fantastiques, romances en poésie, romances au théâtre, romances sur fond d'apocalypse, romances d'adolescents, romances en pacte de sang. Aucune ne nomme ses protagonistes.

L'ACTEUR – Pourquoi suis-je présent dans toutes les aventures que tu écris, mais comme un acteur, un figurant ? Pourquoi ne trouves-tu jamais de nom qui me convienne, de nom pour un héros ? Pourquoi suis-je toujours oublié, au final ?

L'AUTEUR – Parce que tu mérites le plus beau des noms, et qu'aucun ne te convient !

LA RÉGIE - Un silence s'installe. Ils ont crié un peu trop fort, tous les deux ; ils se doutent qu'on les a entendus. Mais les gens respectent assez les histoires pour ne pas s'y immiscer. C'est l'acteur qui reprend, tout bas.

L'ACTEUR – Cette histoire-là m'irait. Je pourrais l'écrire avec toi.

L'AUTEUR – Où veux-tu en venir ? Et l'héroïne, dans tout ça ? Sa

révolution ? C'est autour d'elle, à l'origine, que tourne ce mystère-là !

LA RÉGIE – Je suis juste ici, les gars.

L'AUTEUR – Tu écris tout cela depuis le commencement ?

LA RÉGIE – L'acteur l'a souhaité si fort que je l'ai compris. Il a souhaité avoir une histoire rien qu'à lui, où il aurait la possibilité d'enfin dire la vérité à l'auteur qu'il suit depuis des années. Il ne fallait pas que ça soit trop évident, alors une héroïne devait apparaître, jouer un rôle – elle n'avait pas besoin de nom mais l'acteur lui en a donné un, parce qu'il a compris, peut-être, que les noms font beaucoup. Il fallait un secret, car si tu avais percé le mystère trop tôt, l'auteur, l'intrigue ne serait pas parvenue à son but.

L'AUTEUR – Cela n'a aucun sens, une héroïne qui détrône son auteur, un acteur qui est de mèche avec la régie, un auteur… Un auteur qui ne contrôle rien, qui ne comprend pas !

L'ACTEUR – Encore faudrait-il que tu sois auteur, et que je sois acteur.

L'AUTEUR – Toutes ces histoires que j'écris sont bien réelles. Elles existent, n'est-ce pas ?

L'ACTEUR – Oui. Mais dans cette histoire-là, la réalité est plus présente. Ce qui se joue ici, c'est ce qui a lieu hors de l'emprise de ton clavier.

L'AUTEUR – Cette aventure-là, je n'en suis pas l'auteur.

L'ACTEUR – Tu commences à y voir plus clair… Non, en effet : c'est la régie qui tire les ficelles.

L'AUTEUR – Alors nous ne maîtrisons rien ? Tout est factice !

LA RÉGIE – Je t'arrête tout de suite, l'auteur ! Tu ne décides pas des lieux, des révolutions, des réactions des figurants et de l'angle dans lequel vacille la flamme de la bougie. Mais les sentiments, eux, viennent bien de toi. Ils sont tiens. S'il y a une unique chose en laquelle tu peux croire, c'est bien ça. Tu le sais, n'est-ce pas ? Dans toutes les histoires, tu as toujours ressenti la même émotion envers ton personnage secondaire.

L'AUTEUR – S'il n'y a jamais eu que les sentiments, pourquoi ai-je toujours cru que je contrôlais ma vie ?

L'ACTEUR – Parce que c'est moins effrayant quand on croit qu'on a la main.

LA RÉGIE – C'est là qu'arrive la deuxième partie du dénouement : malgré tout, en dépit de la régie et de tes doutes, en dépit des autres et des craintes, tu peux choisir la voie de ton intrigue. N'as-tu pas dit toi-même que tu ne faisais que poser les mots, que c'était aux héros de tout te raconter ?

L'ACTEUR – En ce qui me concerne, parce que pour une fois je

suis l'un des héros… Oui, en ce qui me concerne, cette histoire-là, je voudrais qu'on l'écrive à deux. Dans la réalité. Toi et moi.

L'AUTEUR – Pourquoi ?

L'ACTEUR – Parce que tu as passé des années à faire fausse route, à craindre la réalité par peur de t'y perdre. Parce qu'il est temps de voir la vérité. Moi, je n'en peux plus d'attendre que tu réalises. Alors il faut provoquer l'occasion, tu ne crois pas ?

L'AUTEUR – Si je t'accompagne dans cette folie, si je te prends la main et te confie mon coeur, qu'adviendra-t-il ?

L'ACTEUR – On écrira une histoire. On ira voir tous ces pays dont tu rêves, étudier les langues qui t'intriguent, me sauver de mes démons, t'ouvrir les yeux, courir au bord des falaises sans jamais tomber, danser dans le vent et embrasser la pluie. Peut-être même – si les pages défilent assez vite – peut-être même qu'on s'embrassera avant la fin de l'intrigue.

L'AUTEUR – Je serai une étoile égarée dans une galaxie, et le soleil – la régie – contrôlera tout. Il n'y aura aucun stabilité nulle part, hormis-

L'ACTEUR – Bien sûr que si, il y a-

L'AUTEUR – Laisse-moi finir ! Tu m'interromps toujours quand tu es nerveux.

L'ACTEUR – Tu disais ?

L'AUTEUR – Hormis toi.

LA RÉGIE – Tu perds le contrôle, l'auteur. Mais tu le perds avec le sourire aux lèvres, et un amant dans le cœur.

L'AUTEUR – Je ne perds rien, la régie. Je crois que… que j'ai enfin trouvé. J'ose espérer que tu nous laisseras la vivre avec bonheur, cette histoire.

L'ACTEUR – Ne t'en fais pas. Briséis a d'autres révolutions à fomenter.

LA RÉGIE – Ils s'en vont, main dans la main. Ou peut-être restent-ils dans la cave, à parler de tout et surtout de rien. Qu'importe : dans leur regard brille une flamme. Quant à la bougie, à la bibliothèque, un agent d'entretien l'a trouvée. Ça l'a fait sourire.

Dans son lit, à l'étage, Achille se réveille en sursaut. Son rêve était étrange – il parlait d'une régie, d'un auteur et d'un acteur, d'une révolution du cœur ; d'amour, en somme. Et puis il sait que les rêves veulent toujours dire quelque chose. Au fond, il l'aime bien, Patrocle ; il l'aime beaucoup, même. Il devra bien le lui dire, un jour.

Un bruit retentit dans la cave. Il descend, le cœur battant, et ramasse le carnet de récits inachevés qui est tombé.

Avant de le ranger, il regarde la page de garde. Ça parle d'amour, là encore. Alors il sort son téléphone et propose à Patrocle de se voir dans la journée, pour parler un peu. Sa réponse le fait sourire.

Achille sort de la cave et ferme la porte derrière lui. Dissimulée derrière la petite table de lecture, une brise vient révéler la première page d'un autre carnet – celui-ci conte l'histoire d'un auteur qui décide de faire partie du monde qu'il a créé, avec le cœur battant et sans aucun regret. L'aventure ne fait que commencer, et ses personnages la mèneront bien quelque part. Où ? Je l'ignore.

J'ai menti tout à l'heure. La reine, la *regina*, ce n'est pas moi. On ne sait jamais vraiment où on va, mais on y va, le cœur en berne et les larmes asséchées, pour embrasser un amant, résoudre une enquête, écrire son histoire. L'âme, elle, n'a aucun doute. C'est elle, la *regina*. Et pendant que je me persuade que tout cela a un sens, pendant que j'inscris des titres à l'encre noire pour me donner l'illusion d'avoir le contrôle, elle fomente déjà son prochain coup d'État. Après tout, une planète en révolution ne va jamais tout à fait droit.

FIN

Remerciements

Un grand merci aux participants de cette troisième édition de la PAnthologie et un grand bravo aux lauréats : **Belisade**, **Feydra**, **maanu**, **Patbingsu** et **Yvaine**. Sans votre créativité et votre audace, la PAnthologie n'existerait pas.

Un grand merci également aux membres du comité de lecture, **Isapass**, **Liné**, **Rachael**, **Renarde** et **Soah**. Vous avez été parfaites. Votre engagement et votre dévouement inégalables ont rendu ce recueil possible.

Merci également à **itchane** pour ses magnifiques illustrations et d'avoir donné vie au recueil en réalisant sa mise en page.

Enfin, un grand merci à la trinité des admines de Plume d'Argent, **Cricri**, **Dan** et **Seja** pour leur soutien et leur bienveillance à l'égard de la plumauté et de ses initiatives.

Petra Ostach

3e ÉDITION

PANTHOLOGIE

« Qu'est-ce que ce bruit dans la cave ? »

Il était une fois une pie qui s'appelait Bijou… non. Il y a fort fort longtemps, dans la lande, vivait un malfrat en rédemption qui… Non plus. Un auteur, un acteur et une sorcière pas méchante sont coincés dans… Toujours pas.

Bon, il était une fois une cave, des tas de personnages dedans, des quêtes de liberté portées par des souris, des êtres sylvestres ou des Madeleine ; des plumes rescapées qui prônent la révolution des récits, qui nous enferment puis nous délivrent à coups de sensations fortes. Et qui, toujours, nous font vivre des bulles de lecture salvatrices.

PS : contre les effets inopportuns de l'enfermement dans une cave, vous trouverez à votre disposition des carnets, des clefs, un marteau, des instruments de musique et une forêt.

PLUME D'ARGENT